

ÉDITORIAL

Site Ulm du Collège de France

Un bâtiment pour les mathématiques, la physique théorique et les sciences sociales du monde contemporain

Pierre Rosanvallon

Histoire moderne et contemporaine du politique

Le Collège de France regroupe de multiples disciplines. Le but n'est pas de couvrir tous les champs du savoir existant mais d'accueillir un certain nombre des pôles les plus représentatifs des nouveaux savoirs en train d'émerger. Qu'il s'agisse, dans quelques cas, de conserver dans des domaines de l'érudition classique des traditions qui ont disparu des programmes et, partant, déserté le champ des universités ou, le plus souvent, de donner leur place à des démarches qui n'ont pas encore trouvé leur assise universitaire, le but du Collège de France est de rassembler de façon toujours mobile et renouvelée ce qu'il y a de plus vivant et de plus prometteur dans le monde scientifique.

Parmi les écueils entre lesquels navigue la science contemporaine, l'un des plus redoutables est assurément l'hyper-spécialisation auquel tend à mener l'approfondissement des savoirs. Pourtant, l'étincelle qui déclenche les révolutions scientifiques est fréquemment provoquée par le rapprochement inattendu de champs disciplinaires sans corrélation évidente.

Un des atouts majeurs du Collège de France est de pouvoir décliner en une cinquantaine de chaires les champs les plus divers du savoir et favoriser ainsi les échanges scientifiques entre chercheurs issus de communautés très différentes, sans oublier l'apport des professeurs honoraires qui, bien que n'ayant plus la charge d'enseignement, contribuent toujours aux activités, à la vie scientifique du Collège de France et à la diffusion des savoirs.

Certaines chaires reposent sur un travail plutôt solitaire, qui se nourrit surtout de petits séminaires et de constitutions de réseaux internationaux de savants, plus que de l'utilisation de grands équipements exclusifs. Les mathématiques, la physique théorique, les sciences sociales du monde contemporain sont de cette nature. C'est pourquoi il est apparu logique au Collège de France de rassembler les chaires relevant de ces différents univers dans un même lieu, conçu à partir de conceptions voisines de la matérialité du travail intellectuel. Des cellules de travail pour chaque

chaire, liées à une importante capacité d'accueil de savants étrangers invités, associant des petites salles de séminaires à une salle de conférences.

Les interactions entre les chaires, les équipes et les professeurs honoraires qui s'installeront dans ce bâtiment rénové, promettent d'être fécondes. Il est superflu d'insister sur la richesse et la profondeur des liens tissés entre ces piliers des sciences sociales que sont les études juridiques (M. Delmas-Marty), l'histoire moderne et contemporaine (H. Laurens, P. Rosanvallon) et l'économie (R. Guesnerie). L'économie, et tout particulièrement la finance, est devenue l'un des tout premiers champs d'application des mathématiques ; une équipe de mathématiques appliquées va se constituer autour de P. L. Lions. Parmi les trois autres chaires de mathématiques, l'une (D. Zagier) perpétue cette discipline centrale en mathématiques qu'est la théorie des nombres, l'autre (J.-C. Yoccoz) est consacrée à l'étude qualitative des phénomènes dynamiques, la dernière (A. Connes) aux mathématiques de la physique quantique. Viennent se joindre à ce groupe, une chaire de physique théorique autour de la cosmologie et de la physique des particules (G. Veneziano), une chaire des sciences de l'évolution (A. de Ricqlès), une chaire sur le développement des premières sociétés complexes en Europe (J. Guilaine) ainsi qu'une chaire sur l'observation de planètes extra-solaires et la recherche de vie à leur surface (A. Labeyrie). Enfin une équipe de modélisation du cerveau bénéficierait d'un environnement très riche dans le Quartier Latin et dialoguerait avec physiciens et mathématiciens.

Les bâtiments qui ont été ainsi conçus comme un type d'atelier savant original, organisant une maison des sciences et de la société d'un type inédit, ambitionnent d'être au XXI^e siècle intellectuel ce que fut la Ruche au XX^e siècle pour le monde artistique : un lieu et un lien. Pour la première fois un immeuble n'est pas conçu en fonction d'une logique administrative ou d'un découpage des disciplines, mais d'une adaptation à des styles de travail. À côté des modèles classiques du laboratoire et du bureau, il propose une troisième formule.

Site Ulm du Collège de France

Réouverture du bâtiment de la rue d'Ulm : une politique immobilière, une politique scientifique

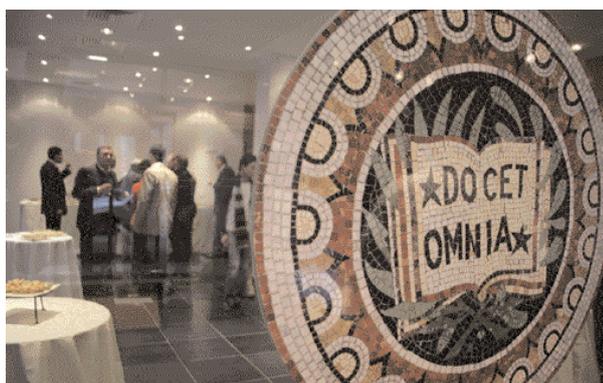
Jean-Christophe Yoccoz
Équations différentielles et systèmes dynamiques

Voici bientôt trois ans que le site du Collège de France de la rue d'Ulm est fermé. Mais les travaux de rénovation, entièrement à la charge du Collège, sont maintenant terminés ; c'est un bâtiment profondément remodelé qui va nous accueillir, et nous offrir les moyens d'un développement de l'activité scientifique dans les domaines concernés. Mathématiques et physique théorique y côtoieront droit, économie, histoire, sociologie, sciences humaines et sociales traitant du monde contemporain ; une équipe de neurocomputation Collège de France-ENS sera aussi accueillie pour les quatre prochaines années.

L'architecture ouverte du lieu doit se traduire par des échanges scientifiques accrus entre disciplines. À l'heure où les travaux du site Marcelin Berthelot entrent dans une phase intense, et où se profile déjà à l'horizon la tranche finale que constitue la rénovation du bâtiment de physique, il est fondamental d'intégrer dans une même démarche notre politique immobilière et notre politique scientifique. Non que la première doive piloter la seconde, tout au contraire. Mais l'emploi responsable de deniers publics rudement négociés exige que les grandes orientations scientifiques soient mûrement réfléchies. Christian de Portzamparc, inaugurant par l'architecture la chaire de Création artistique, pourrait alimenter à un niveau plus théorique notre réflexion.



Le rapport du Comité d'Orientation Stratégique et Scientifique (COSS) nous encourage précisément à renforcer la rigueur intellectuelle du processus de renouvellement des chaires. Le défi est de concilier la liberté d'initiative de chaque professeur, tradition du Collège de France qui contribue à sa richesse et son originalité, avec une indispensable réflexion collective, faisant appel à la communauté scientifique européenne et internationale, sur les orientations intellectuelles les plus fécondes dans les décennies à venir. Les hasards du calendrier font de la physique, qui a vu Cohen-Tannoudji, De Gennes et Froissart devenir simultanément honoraires, le premier champ disciplinaire concerné. À l'approche de son cinquantième anniversaire, le Collège de France se renouvelle !



RELIGION, INSTITUTIONS ET SOCIÉTÉ DE LA ROME ANTIQUE



Pr John Scheid

Ont participé au séminaire :

- P. Catalano, S. Musco, A. Buccelato
Soprintendenza Archeologica di Roma
 - S. Verger
École Française de Rome
 - J. Ortalli
Université de Ferrare
 - G. Montevicchi, C. Leoni
Fouilles de Classe, Soprintendenza Archeologica di Emilia Romagna
 - S. Minozzi
Université de Pise
 - M. R. Picuti
Université de Pérouse
 - M. Witteyer
Landesamt für Denkmalpflege Rheinland-Pfalz, Mayence
 - P. Fasold
Archäologisches Museum, Francfort
 - A. Abegg-Wigg
Schleswig-Holsteinische Landesmuseen
 - J. Metzler, C. Gaeng
Musée National d'histoire et d'Art, Luxembourg
 - V. Bel, F. Blaizot
 INRAP
 - H. Duday
 CNRS, EPHE
 - C. Frateantonio
Collège de France
 - C. Gebara, I. Béraud
Pôle Archéologique Départemental du Var
 - D. Joly
Maison de l'Archéologie de Chartres
 - S. Lepetz
 CNRS, ESA 8045
 - P. Méniel
 CNRS, UMR 5595
 - W. Van Andringa
Université de Picardie
 - R. Gowland, P. Johnson
Cambridge

Séminaire : "Vivre et mourir dans l'Empire romain"

Dans le cadre du programme européen Cultura 2000, "Vivre et mourir dans l'Empire romain : nouvelles perspectives de l'archéologie funéraire, influences culturelles du centre à la périphérie (CLT 2004/A1/IT-350)", géré par la Surintendance aux Antiquités de Rome (P. Catalano) et l'École Française de Rome (S. Verger), un séminaire a réuni au Collège de France et à la Fondation Hugot, les 15 et 16 février derniers, vingt-six collègues venus d'Italie, d'Allemagne, du Luxembourg, de Grande-Bretagne et de France.

Le projet comprend plusieurs volets. Un stage d'anthropologie physique a déjà été organisé à l'École Française de Rome par Henri Duday et Paola Catalano. Une réunion à Cambridge a examiné en avril un projet de base de données commune sur les nécropoles, et préparé un document sur les rapports entre le Centre et la périphérie d'après les rites funéraires (John Pearson, Cambridge) ; enfin une équipe dirigée par Peter Fasold (Musée archéologique de Francfort) élabore un concept d'exposition sur ce thème. J. Scheid a eu pour mission d'élaborer pour la fin mai un document qui définit des procédures communes pour uniformiser au niveau européen les techniques de recherche propres à l'archéologie funéraire.

Après une réunion préparatoire au Collège de France, le lundi 14 février, le séminaire des deux jours suivants a discuté la rédaction d'un document sur les procédures de fouilles, d'après les expériences menées par les différents participants, soit ensemble en Italie, à Classe (voir Lettre du Collège de France n° 10), à Rome (P. Catalano, S. Musco, A. Buccelato) et à Pompéi (W. van Andringa, S. Lepetz), soit individuellement dans leurs pays d'origine (en Emilie-Romagne, au Luxembourg, à Fréjus, à Mayence, en Provence). Les procédures communes qui seront proposées ont été évaluées et comparées au cours des fouilles récentes. Elles vont de la fouille et de l'étude des bûchers ou des inhumations aux analyses de laboratoire, avec l'objectif commun d'identifier les rites funéraires célébrés au moment des funérailles et lors de commémorations périodiques. Une connaissance détaillée de ces rites autorise dans un deuxième temps la comparaison à l'échelle européenne. ■

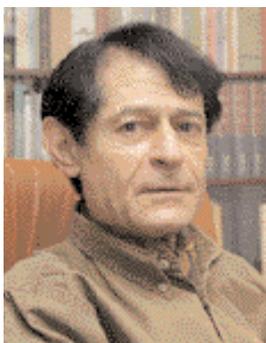


P. Catalano, S. Verger, J. Scheid et H. Duday (assis) introduisent le séminaire



Les participants au séminaire

THÉORIE LINGUISTIQUE



Pr Claude Hagège

Mission en Corée

Le professeur Hagège a fait le 26 mars 2005 une conférence publique sur “La place du français dans la culture européenne et mondiale et sa vocation de moyen de communication en Asie du Nord-Est”. Le professeur a montré que le français constituait un autre choix digne de profonde considération, face à la diffusion mondiale de l’anglo-américain. Le français, contrairement à l’anglo-américain, n’est pas le véhicule d’une domination politique et économique mondiale. La culture dont il est porteur a depuis longtemps une vocation universaliste. Il semble que les étudiants coréens aient beaucoup à gagner dans le choix du français comme langue d’étude. L’après-midi du même jour, le professeur Hagège a participé à une Table ronde sur les raisons pour lesquelles on peut considérer le français comme une langue utile en Asie du Nord-Est. Un grand nombre d’entreprises françaises ont un siège à Séoul. Les représentants de Renault et de L’Oréal qui participaient à cette Table ronde

ont montré l’un et l’autre que ces grandes entreprises sont loin de se contenter d’exiger la connaissance de l’anglais. L’Oréal en particulier est un promoteur conscient et attentif du français. Le professeur Hagège en déduit qu’une bonne connaissance de cette langue peut donc faciliter l’obtention de postes à des Coréens qui, sur le marché de l’emploi, sont à la recherche de places liées aux activités économiques françaises. Le 28 mars 2005, le professeur Hagège, sur l’invitation de Mme Chang-In-Bong, qui a été son étudiante en linguistique dans les années 80, et qui enseigne cette discipline à l’Université des Jeunes Filles Ihwa, a fait une conférence sur l’expression de la possession en morpho-syntaxe. Le professeur a illustré son propos de nombreux exemples empruntés aux langues les plus diverses. Il a donné, au cours de cette conférence, une place particulière au coréen, dont les caractéristiques typologiques lui paraissent fort intéressantes dans plusieurs domaines.



Marianne Mithun

Professeur invitée

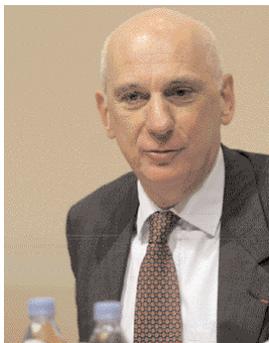
Marianne Mithun, Professeur à l’Université de Californie, Santa Barbara (États-Unis) a été invitée par le Pr Claude Hagège à venir donner un enseignement au Collège de France en mars 2005. Ses conférences étaient intitulées : “*Divergence et convergence : typologie, diachronie et contacts ; 1. Schémas de structure argumentale nucléaire ; 2. complexité morphologique*”.

Parmi les traits typologiques le plus souvent cités dans la description des langues, certains impliquent des structures morphologiques profondément enchâssées : la structure argumentale nucléaire, la complexité morphologique, et le marquage (concentrique ou *head-marking*, exocentrique ou *dependent-marking*). On a proposé de considérer que ces traits sont d’une grande stabilité et peuvent être révélateurs de relations génétiques profondes. Il est, en effet, difficile d’imaginer comment de telles structures abstraites pourraient être empruntées d’une langue à une autre, et ce, sans emprunt lexical. En même temps, on peut trouver des langues avoisinantes sans lien de parenté génétique, qui partagent justement ces traits.

Un trait typologique souvent cité est la répartition des instruments de relation, selon qu’ils sont concentrés dans la forme verbale (*head-marking*) ou se distribuent entre les termes nominaux (*dependent-marking*). Plusieurs langues de la côte nord-ouest de l’Amérique du Nord révèlent un système qui n’est ni l’un ni l’autre. Les relateurs sont plutôt attachés au mot qui précède le nominal, quelle que soit sa fonction syntaxique. *A priori*, ces schémas semblent anti-iconiques et non-motivés. Mais si nous élargissons notre approche de la langue, en passant (i) d’une représentation écrite au discours oral complet (prosodie comprise), (ii) des limites de la phrase à de larges extraits de textes et (iii) d’un instantané synchronique à une vision plus large de l’évolution dynamique de la grammaire, nous pouvons alors expliquer l’existence de ces structures et leur émergence au-delà des traits génétiques.

Ces deux conférences, tenues dans l’amphithéâtre Guillaume Budé, ont fait l’objet de discussions passionnées entre éminents spécialistes et étudiants très au fait des problèmes de typologie d’une part et du monde amérindien d’autre part. ■

LITTÉRATURES DE LA FRANCE MÉDIÉVALE



Pr Michel Zink

La conscience de soi de la poésie

Le groupe de réflexion sur la “Conscience de soi de la poésie” qu’Yves Bonnefoy réunissait chaque année à la Fondation Hugot du Collège de France depuis 1993 a eu lieu cette année en Allemagne, à Sarrebrück, du 10 au 12 mars 2005, sur le thème “Poétique du palimpseste”. Grâce à Patricia Oster-Stierle, professeur à l’Université de Sarrebrück et participante régulière des colloques d’Yves Bonnefoy, ce colloque a été organisé par l’Université du Saarland et s’est réuni dans les locaux du Ministère de l’Éducation, de la Culture et de la Science, où Madame le Dr Suzanne Reichrath, Secrétaire d’État, a accueilli les participants par un discours chaleureux en français :

“C’est un honneur, non seulement pour la Sarre, mais aussi pour toute l’Allemagne d’accueillir une institution telle que le Collège de France qui se réunit pour la première fois hors des frontières de la France et a choisi, en Allemagne, le territoire sarrois. [...] L’Office franco-allemand pour la Jeunesse a permis depuis sa création en 1963 des milliers d’échanges scolaires, de stages universitaires ou de formation professionnelle, mais le Collège de France, lui, existe depuis 1530, et il est encourageant de voir une aussi illustre institution tenir parmi nous une session “extra muros”. Ce n’est du reste pas un hasard si votre réunion vous a conduits à Sarrebrück, vous qui êtes des messagers de la culture

européenne, des romanistes, des héritiers et des missionnaires. Car au cours des siècles passés, Sarrebrück a été un lieu d’étape sur l’axe ouest-est qui menait de Kiev, Cracovie ou Leipzig à Paris, Bordeaux et Saint-Jacques de Compostelle. Tours, la ville natale de M. Bonnefoy, se trouvait elle aussi sur cet axe, “via regia” des marchands, des pèlerins et des échanges intellectuels. Et votre thème de réflexion, “Poétique du palimpseste”, s’accorde fort bien avec l’histoire de notre *Land*, elle aussi semblable à un palimpseste”.

Les professeurs Michel Zink, Carlo Ossola, Michael Edwards, Harald Weinrich et Yves Bonnefoy étaient présents à ce colloque, de même que plusieurs autres membres du groupe “Conscience de soi de la poésie” : Karlheinz Stierle, Bertrand Marchal, Jacqueline Risset, Umberto Todini, Patrick Labarthe, Odile Bombarde. D’autres participants français et allemands avaient été invités à se joindre à ce groupe : Jeanne Bem, Andreas Kablitz, Gerhard Regn.

En présence de la Secrétaire d’État ainsi que du Consul général de France, une soirée d’hommage à Yves Bonnefoy a eu lieu à la *Schlosskirche*, avec des lectures de poèmes d’Yves Bonnefoy et de ses traductions de Pétrarque et Shakespeare. ■



À la *Schlosskirche* de Sarrebrück, Michel Zink, Mme le Dr Suzanne Reichrath, Secrétaire d’État, Gérard Grall, Consul général de France, Yves Bonnefoy et Jean-Paul Dispot, Directeur de l’Institut d’Études françaises.

Réunion de l’Institut d’Études littéraires

Les professeurs de l’Institut d’Études littéraires se sont réunis le mardi 29 mars 2005. Étaient présents Michel Zink, Michael Edwards, Marc Fumaroli, Carlo Ossola, Thomas Pavel, Roland Recht, Yves Bonnefoy, Harald Weinrich.

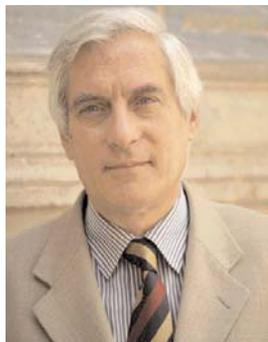
Marc Fumaroli a présenté le projet, soutenu par le Ministère, de création d’un Institut d’Histoire de la République des Lettres.

Cet institut, intitulé *Respublica Literaria* et hébergé au Collège de France, permettrait de fédérer les recherches sur l’histoire des échanges savants en Europe et du patrimoine intellectuel ainsi constitué.

Un colloque commun aux différentes chaires aura lieu en octobre 2007 sur la “poétique de la statue”. Le colloque sur la “conscience de soi de la poésie” qu’Yves Bonnefoy a réuni tous les ans depuis 1993 à la Fondation Hugot sera en 2006 organisé conjointement par Michel Zink et Yves Bonnefoy.

Les professeurs ont pris acte du souhait de M. l’Administrateur que chacune des invitations de professeurs étrangers soit présentée par plusieurs d’entre eux et que la liste lui en soit transmise de manière récapitulative. Un échange de vues a eu lieu sur le devenir de la Bibliothèque générale du Collège de France. Harald Weinrich propose que les livres qui figurent dans les bibliographies destinées à l’enseignement soient disponibles et consultables par les auditeurs dans la salle des signatures. ■

LITTÉRATURES MODERNES DE L'EUROPE NÉOLATINE



Pr Carlo Ossola

Traversée avec Don Quichotte

Cet essai qui conclut et couronne le livre de Thomas Mann consacré aux classiques qui ont illustré la *Noblesse de l'esprit* (Goethe, Chamisso, Richard Wagner, Freud, Dostoïevski, Tolstoï, Cervantès) a inspiré notre voyage d'un mois et demi à travers les livres et les siècles qui ont formé et nous ont légué le personnage et le mythe de Don Quichotte. Les conférences de Pedro-Manuel Cátedra-Garcia (Université de Salamanque) sur *La chevalerie de papier dans l'Europe moderne*⁽¹⁾ et de Francisco Jarauta (Université de Murcie) sur *Don Quichotte dans l'imaginaire européen*⁽²⁾ nous ont restitué le plus pur héros de la "vérité de l'imaginaire" de notre tradition européenne : "Il s'emplit l'imagination de tout ce qu'il lisait dans ses livres, aussi bien d'enchantements que de querelles, batailles, défis, blessures, déclarations, amours, tempêtes et extravagances impossibles ; et il se mit si bien dans la tête que tout cet échafaudage d'inventions fameuses et fabuleuses qu'il lisait était vérité pure que, pour lui, il n'y avait pas d'histoire plus certaine au monde" (*Don Quichotte*, I, 1).

C'est à ce titre que le IV^e centenaire de la publication du chef-d'œuvre de Cervantès s'est uni au centenaire (1905) de *La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança* de Miguel de Unamuno⁽³⁾, l'un des lecteurs les plus profonds de Cervantès, lui aussi soucieux de sauvegarder chez Don Quichotte une autre "pureté absolue", celle de sa pauvreté, qui le rend semblable à l'homme déshérité, aux foules anonymes du XX^e siècle : "Don Quichotte s'affligeait, et avait honte de paraître pauvre. Il était, au bout du compte, un fils d'Adam. Et

Adam lui-même, ainsi que nous le raconte la Genèse (chap. III, 7 à 10), après son péché, s'aperçut qu'il était nu, c'est-à-dire qu'il était pauvre." Et il ajoutait que cette pauvreté d'Adam n'avait jamais plus abandonné ses fils, jusqu'aux rivages de notre présent : "Nos sociétés qui se disent les plus avancées et les plus cultivées, se distinguent par leur haine de la pauvreté et des pauvres. Il n'y a rien de plus triste que l'exercice de la bienfaisance. On dirait que l'on veut exterminer les pauvres, les pauvres, pas la pauvreté, les exterminer comme s'il s'agissait d'en finir avec une peste d'animaux nuisibles. Il faut en finir avec la pauvreté, non pas par amour du pauvre, mais pour que sa présence ne vienne plus nous rappeler le terrible terme" (chap. XLIV).

La méditation de ce caractère 'religieux' de la pauvreté humaine chez Cervantès se retrouve – quelques années plus tard – dans la recherche de Marcel Bataillon, qui écrira le 31 janvier 1927 à son ami Jean Baruzi que le *Pensamiento de Cervantes* d'Américo Castro et l'édition de *l'Enquiridión del Caballero cristiano* d'Erasmus (édition de Damaso Alonso et préface de Marcel Bataillon) sont des livres essentiels : "où se posent quelques-unes des questions les plus importantes auxquelles aboutira mon travail" (c'est-à-dire la grande fresque *Erasmus et l'Espagne*). Cette correspondance d'une généreuse *magnanimitas* qui a uni deux grands esprits du Collège de France⁽⁴⁾ est le premier et noble fruit de la collaboration entre le Collège de France et l'IMEC pour la valorisation des Archives du Collège de France. Mais elle est surtout un témoignage émouvant de la dignité

Honoré Daumier, *Don Quichotte*, 1868. Neue Pinakothek, Munich.

1. Cours donnés au Collège de France du 18 mai au 8 juin 2005, sur les thèmes suivants : 1. *La chevalerie de papier dans l'Europe moderne : de la fiction à la métaphore de l'affrontement* ; 2. *La chevalerie mise en scène de Charles V à Philippe II* ; 3. *La chevalerie réelle au temps d'Alonso Quijano* ; 4. *Cervantès historien du 'songe' chevaleresque*.

2. Cours donnés au Collège de France du 2 au 23 juin 2005, sur les thèmes suivants : 1. *L'invention de Don Quichotte* ; 2. *L'errance du Chevalier* ; 3. *Figures de l'imaginaire européen* ; 4. *L'héritage de Cervantès*.

3. *Unamuno interprète du Quichotte* : séminaire dirigé par Carlo Ossola, avec la participation de Corrado Bologna, Université de Rome III, Pedro Cátedra, Dominique de Courcelles, CNRS, Francisco Jarauta, Bénédicte Vauthier, Université de Liège, le 3 juin 2005.

4. *Lettres de Marcel Bataillon à Jean Baruzi, 1921-1952. Autour de l'hispanisme*, texte établi et annoté par Simona Munari, avec une préface de Claude Bataillon, Turin, Nino Aragno, Collection "Europa restituta", 2005, XLIV-322 pp. Ce volume a été présenté au Collège de France le 9 juin 2005 lors du séminaire dirigé par Carlo Ossola, avec la participation de Claude Bataillon, Simona Munari, Pedro Cátedra, Francisco Jarauta.

et de la richesse d'une pensée européenne fondée par Erasme et poursuivie par Bataillon, dans son œuvre et dans sa vie, de l'analyse de la mystique espagnole à son engagement personnel dans la résistance au Franquisme.

Ces lettres remémorent ce que nous avons reçu pendant cinq siècles de la pensée espagnole : "Fray Luis [de Léon] m'apparaît aujourd'hui comme tenant indissolublement, par dessus le Concile de Trente, à l'humanisme chrétien d'Erasme, comme épanouissant sa double foi dans la nature et dans un Christ aux multiples noms. Mon étude de l'érasmeisme espagnol doit conclure par Fray Luis si elle veut suivre ce développement historique jusqu'au fruit."⁽⁵⁾

Los Nombres de Cristo et le *Quichotte* "font chanter les mêmes thèmes comme apaisés, comme parvenus à une sorte d'inefficacité sublime", concluait Marcel Bataillon, et c'est une remarque qui lie profondément cette paix du gratuit aux autres personnages en "pure perte" que le cours de cette année a retrouvés, et que le III^e concert littéraire de fin d'année, *Notes de folie : autour du Quichotte*⁽⁶⁾, accompagnera – envol et chemin, puisque le *Cántico* de Juan de la Cruz, comme l'écrit Marcel Bataillon, si mystique soit-il ne cesse de propager "la beauté du chant". ■

Carlo Ossola

5. Marcel Bataillon, lettre de Bordeaux du 6 mars 1927 à Jean Baruzi. Le volume *Erasme et l'Espagne* s'accomplira en effet par ce thème dans le chapitre : "Derniers reflets d'Erasme. *Les noms du Christ et Don Quichotte*".

6. Concert donné au Collège de France par l'"Assemblée des Honnêtes Curieux" (Amandine Beyer, Alba Roca, Baldozero Barciela, Chiao-Pin Kuo, Ronaldo Lopes), le mardi 28 juin 2005 à 17heures.

RELATIONS INTERNATIONALES

Accord de coopération entre le Collège de France et l'université Senghor d'Alexandrie

Le 17 février dernier, le Collège de France a signé une convention de coopération avec l'université Senghor d'Alexandrie qui permettra à 2 ou 3 professeurs du Collège de France de délocaliser à Alexandrie une partie de leurs cours et séminaires. Ces cours pourront être dispensés à l'université Senghor elle-même, ou à l'université d'Alexandrie et du Caire ; par ailleurs, des conférences pourront être prononcées dans la Bibliothéca Alexandrina (la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie) en liaison avec le Centre français de coopération et de culture d'Égypte.

L'université internationale, en langue française, au service du développement africain, dite université Senghor, a été créée par le Sommet de Dakar (mai 1989) qui l'a reconnue d'utilité publique internationale. Cette institution de 3^e cycle a pour vocation de former et de perfectionner des cadres et des formateurs de haut niveau et d'orienter leurs aptitudes vers l'action et l'exercice des responsabilités dans certains domaines prioritaires pour le développement : gestion de projets, management public, gestion de l'environnement, santé internationale et gestion du patrimoine culturel. Elle s'adresse à des candidats ayant au moins un niveau de licence et plusieurs années d'expérience professionnelle.

Elle est un pôle d'échanges et de rencontres dans l'espace francophone en organisant des colloques,

séminaires et conférences, et en collaborant notamment avec les autres opérateurs et institutions de la francophonie.

Son influence qui concerne tout d'abord les pays africains francophones, va bien au-delà, car chaque année, elle accueille des auditeurs venant de l'ancienne Indochine (Vietnam, Laos, Cambodge) et désormais, elle est ouverte à tous les francophones intéressés par les problèmes de développement. Ainsi en 2004, les auditeurs de l'université Senghor proviennent de 22 pays différents, dont le Vietnam. Elle a enregistré pour la rentrée de septembre 2006 des candidatures émanant de 35 pays dont l'Angola, l'Algérie, la Gambie, le Ghana, le Kenya et le Zimbabwe, pays africains qui ne font pas partie de l'Organisation internationale de la Francophonie, et de la Moldavie, d'Haïti, de la Syrie et du Vietnam qui ne sont pas des pays africains.

C'est donc dans un esprit d'ouverture que cet accord a été signé afin de développer les connaissances des auditeurs de l'université Senghor pour un développement humain harmonieux et pour le rayonnement de la francophonie et de ses valeurs dans le but de renforcer la formation des futurs cadres francophones, africains ou autres. ■

Professeur Fernand Texier

Recteur de l'université Senghor d'Alexandrie

PROFESSEURS INVITÉS

Ian MACLEAN

Professeur à l'université d'Oxford et *Fellow de All Souls College*, a été invité par le professeur Ian Hacking à donner un enseignement au Collège de France en 2005.

Il a donné quatre leçons sur le thème : “Interpréter la nature à la fin de la Renaissance : l'homme et le monde selon les médecins”.



Quelle était la vision du monde des médecins de profession du XVI^e siècle, formés par une propédeutique commune (le *cursus artium* universitaire) et une tradition de la médecine qui remonte à l'Antiquité ? Ces médecins ont à définir la nature du monde et des hommes, et à employer pour cela un outillage mental approprié. Ils ont aussi à délimiter leur champ d'activité en marquant les bornes qui séparent le naturel du surnaturel. Il leur incombe enfin d'interpréter les signes naturels autour d'eux.

Dans la première de mes quatre leçons, j'ai examiné deux contextes qui éclairent leurs tentatives pour définir la nature : celui de l'évolution de la médecine au cours du siècle, et celui du milieu universitaire (*cursus artium* et théologie).

En cherchant à établir une définition stable et finie de la nature, les médecins rencontrent des problèmes radicaux. Ils ne savent pas exactement quel est le rapport du monde céleste avec le monde sublunaire : la nature universelle est donc indéterminée. La nature particulière des êtres est elle aussi instable et infinie, car la théorie de l'idiosyncrasie fait de chaque individu un cas unique. En considérant la nature en soi, ils butent contre plusieurs difficultés : ou bien elle se détermine elle-même, ou elle subit l'influence des astres, de la nécessité, du hasard, de la matière. Autour d'une zone naturelle gouvernée par des lois invariables se trouve selon eux une inquiétante pénombre de cas-limites, d'événements rares ou uniques, de choses à peine explicables. Aux problèmes inhérents à cette idée protéiforme et indéterminée de la nature s'ajoute la

complexité des notions de maladie et de santé, et les apories de la finalité naturelle.

La seconde leçon concernait les instruments logiques dont se servent ces médecins et qui se caractérisent, tout comme leurs conceptions de la nature universelle et de la nature humaine, par une imprécision foncière. La médecine constitue la “connaissance finie d'un champ de savoir infini”. Afin d'interroger ce champ, elle déploie une “conjecture artificieuse”, composée d'éléments tirés de la logique démonstrative, de la dialectique, et des procédés galéniques. Les médecins n'oublient pas les traités logiques aristotéliens, mais ils les transforment en instruments moins rigoureux : la contrariété, la ressemblance et la dissemblance, l'universalité des prémisses sont autant de procédés dotés par eux d'un sens “plus large” que celui que les philosophes leur attribuent.

À la différence des juristes, ils admettent aussi l'exception à l'intérieur de la règle, qui infirme la scientificité de toute taxinomie. Ils prennent note des nouvelles tendances dialectiques nées des ouvrages de Rodolphe Agricola et de Pierre de la Ramée, et y puisent des moyens d'argumenter et d'élucider leur doctrine. Ils cherchent aussi à recréer la logique perdue de Galien et à mettre en valeur celle d'Hippocrate. Ils reconnaissent enfin le rôle important de l'intuition sans calcul explicite et sans exposition verbale (“l'indicatio”).

La troisième leçon était consacrée à l'étude des tentatives de déterminer la frontière entre le naturel et le surnaturel.

On demande aux médecins d'enquêter sur les cas insolites (“mirabilia”) susceptibles de causer un scandale public. Des exemples de ces enquêtes ont été passés en revue, entre autres des traités médicaux sur des cas d'abstinence prodigieuse, un rapport sur la cruentation (ou saignement accusateur qui a lieu quand l'assassin se trouve en présence du cadavre de sa victime), et l'abondante littérature provoquée par un remarquable événement concernant une prétendue dent d'or découverte dans la bouche d'un enfant silésien en 1593.

Dans la quatrième leçon, je me suis penché sur la sémiotique médicale. Les signes font partie d'une logique des plus compliquées, où les distinctions fondatrices ne cadrent pas d'une manière satisfaisante avec les modes de la logique aristotélienne. Les médecins ont à se frayer un chemin à travers une multitude de signes sensibles et intelligibles, communs et propres, substantiels et accidentels, permanents et passagers, certains et incertains. Ces problèmes logiques se manifestent dans les basses sciences : météorologie, chiromancie, la doctrine des signatures, physiognomonie – cette dernière étant la plus importante. Sur cette question, on trouve à la fin de la Renaissance un certain nombre de traités qui reconnaissent et le problème de la signification (pluralité de sens, redondance, preuves *a contrario*) et la nécessité de répondre à la question : ceci est-il plus probable que cela ? On y développe un jeu combinatoire de la fréquence et de la prédominance, qui va mener à l'élaboration d'un calcul de probabilité presque dans le sens moderne du terme. ■

Une volonté de dialogue avec les responsables de l'économie

La politique d'ouverture du Collège de France nécessite aussi des relations privilégiées avec des dirigeants d'entreprises des secteurs publics et privés. L'innovation naît souvent de confrontations d'idées et d'efforts synergiques de personnalités évoluant dans des univers différents, mais complémentaires.

Les professeurs du Collège souhaitent mieux cerner les préoccupations des dirigeants du secteur économique et les grandes perspectives de développement qu'ils envisagent. Des échanges directs avec ces personnalités ne peuvent qu'enrichir leurs réflexions sur la formation et l'orientation des étudiants et des chercheurs, les relations entre la recherche

fondamentale et la recherche appliquée, l'innovation technologique, la valorisation de la recherche, l'organisation générale de la recherche en France et en Europe, et plus largement sur l'évolution de notre société dans les secteurs politiques, économiques et sociaux. Une vision plus précise des enjeux de la société civile leur paraît indispensable pour faire face au défi que représente l'accélération des développements des politiques de recherche américaine ou japonaise et à ses nombreuses répercussions.

C'est dans ce contexte, et pour créer un cadre favorable à ces réflexions, que l'Assemblée des professeurs du Collège de France a pris la décision de fonder "le Comité Budé", club des chefs d'entreprises associés au Collège de France. Monsieur Bertrand Collomb, Président de Lafarge et de l'AFEP (Association Française des Entreprises Privées), qui a participé à l'élaboration de ce projet, a accepté d'assurer la Présidence de ce Comité.

Fondé sur l'excellence et l'indépendance, le Comité Budé est un lieu de rencontre privilégié. La première démarche du comité Budé est une série d'entretiens autour de questions essentielles par leur actualité et leurs enjeux, qui se tiennent au Collège, à 8 heures, le temps d'un petit-déjeuner.

Le premier débat, qui a réuni 14 dirigeants d'entreprises autour du Pr Laurens, sur le thème de l'actualité au Moyen-Orient, sera suivi :

- le 23 juin d'un entretien animé par le Pr Lions sur l'apport des mathématiques dans les domaines scientifiques, technologiques et financiers et les enjeux industriels,
- le 19 septembre, d'un débat animé par le Pr Cohen Tannoudji sur le thème "comprendre, maîtriser et utiliser les interactions lumière-matière" et les nouvelles perspectives d'application liées aux progrès de la recherche fondamentale .
- le 8 décembre, le Pr Bard clôturera la première année d'activité du Comité Budé. ■



Henry Laurens et Bertrand Collomb



Louis Schweitzer, Jacques Glowinski et Marc Tessier



Claude Cohen-Tannoudji et Maurice Levy

Membres du Comité Budé

Bertrand COLLOMB, *Président, LAFARGE, Président du Comité*
 Jean-Paul BAILLY, *Président, LA POSTE*
 Jean Louis BEFFA, *Président, SAINT GOBAIN*
 Bernard CHARLES, *Directeur Général, DASSAULT SYSTÈMES*
 Jean-François DEHECQ, *Président Directeur Général SANOFI-AVENTIS*
 Guy DOLLE, *Président Directeur Général, ARCELOR*
 Noël FORGEARD, *Co-Président EADS*
 Pierre GADONNEIX, *Président EDF*
 Françoise GRI, *Président Directeur-général, IBM France*
 Philippe LEMOINE, *Président Directeur Général LASERCOFINOGA*
 Maurice LEVY, *Président du Directoire, PUBLICIS CONSEIL*
 Benoît POTIER, *Président AIR LIQUIDE*
 Louis SCHWEITZER, *RENAULT*
 Dominique SIMONNET, *Groupe EXPRESS*
 Serge TCHURUK, *Président Directeur-Général, ALCATEL*
 Marc TESSIER, *Président, FRANCE TÉLÉVISION*
 François ROUSSELY, *Président CRÉDIT SUISSE FIRST BOSTON*
 Marc LADREIT de LACHARRIÈRE, *Président, FIMALAC*
 Jean MONVILLE, *Président, AMEC SPIE*
 Serge FERRÉ, *Président, NOKIA France*
 Henri PROGLIO, *Président Directeur Général, VEOLIA*
 Gilles DUPONT, *Président, CHOLET DUPONT*
 Gérard MESTRALLET, *Président Directeur Général, SUEZ*
 Bernard ARNAULT, *Président Directeur Général, LVMH*
 Jérôme CLEMENT, *Président, ARTE*
 Jean Cyril SPINETTA, *Président Directeur Général, AIR France*
 Christian JOURQUIN, *Président, SOLVAY*

C.O.S.S.

Réunion du Comité international d'orientation scientifique et stratégique du Collège de France – 19 mars 2005



De gauche à droite : J.-M. Monteil, J. Glowinski et D. Ganten

Dès 2002, le Collège de France s'est doté d'un Comité international d'évaluation scientifique et stratégique (COSS) constitué de douze personnalités scientifiques étrangères chargées d'analyser la politique de l'institution et les conditions d'exercice de ses missions. Cette démarche avait semblé indispensable car, notamment lors des négociations des contrats quadriennaux, les modalités d'évaluation servant à déterminer le budget du Collège de France étaient apparues incomplètes et peu adaptées à ses missions spécifiques.

Le premier rapport du COSS a été remis au Président de la République, au Premier ministre et aux ministres de tutelle en mai 2004, et présenté à l'Assemblée des Professeurs en juin 2004. Le 19 mars 2005, le COSS s'est réuni à nouveau pour établir le bilan des actions menées à la suite de ce rapport. Tous les professeurs en activité ont assisté à cette journée de travail. Les membres du COSS avaient reçu, avant la réunion, des documents présentant les réalisations récentes du Collège et ses projets à court et à moyen terme.

La séance du matin a été l'occasion d'entendre des personnalités extérieures au Collège. Mettant l'accent sur la diffusion des savoirs, M. J.-M. Monteil (Directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche) a présenté ses réflexions sur l'évolution des études doctorales, sur le

manque de docteurs en sciences, sur la nécessité de revaloriser les centres d'initiation à l'enseignement supérieur, creuset potentiel d'échanges pluridisciplinaires, et de leur accorder des parrainages exigeants ; de mieux utiliser, enfin, les réseaux de diffusion scientifique déjà existants.

M. G. Ruget, directeur de l'École normale supérieure (ENS) de la rue d'Ulm, et M. J. Glowinski, Administrateur du Collège de France, ont ensuite présenté leur projet commun de constitution d'un pôle d'excellence européen dans les domaines de l'enseignement et de la recherche. Tout en maintenant leurs spécificités respectives, les deux institutions veulent œuvrer ensemble pour obtenir une meilleure visibilité européenne, renforcer leurs interactions et leurs complémentarités, élaborer des stratégies complémentaires, dans les relations internationales par exemple, afin d'attirer davantage de doctorants et de jeunes équipes. M. S. Haroche a souligné la chance exceptionnelle que peut représenter ce partenariat – notamment en physique – pour le développement de la recherche fondamentale au cœur de Paris. Il a appelé à une reconnaissance forte de l'État et à une politique concertée pour ce projet.

M. R. Liberali, directeur de "Facteur humain, mobilité et actions Marie Curie" à la Commission européenne pour la recherche, a jugé très positive cette démarche commune entre l'ENS et le Collège de France. Il a rappelé la nécessité de rendre la science et les carrières scientifiques plus attrayantes pour les jeunes. Annonçant que la Commission venait d'approuver la charte européenne du chercheur, M. Liberali a également évoqué les critères d'évaluation de la carrière des chercheurs, la nécessité de développer la mobilité et de renforcer les réseaux internationaux déjà existants. Ces trois interventions ont suscité de nombreux échanges.



R. Liberali

L'après-midi a été consacrée aux remarques du COSS sur les évolutions de la politique du Collège de France depuis un an. Les discussions ont porté sur les procédures de création des chaires et sur les développements récents de la politique internationale. M. J. Reisse, secrétaire général du COSS, a présenté avec M. J.-P. Changeux le projet de symposium délocalisé qui aura lieu à Bruxelles les 8 et 9 mars 2006, dans les locaux de l'Académie Royale de Belgique, sur le thème du développement durable.

Réunis ensuite à huis clos, les membres du COSS ont présenté en fin de journée leurs nouvelles conclusions, qui feront l'objet d'un rapport intermédiaire. M. D. Ganten, président du comité, a souligné le dynamisme de l'institution, sa réactivité et les évolutions rapides dont le COSS a pris acte. Le projet de créer une nouvelle chaire d'innovation technologique, présenté par M. P. Corvol, est vivement encouragé. Diverses questions restent encore posées : l'évolution des bibliothèques, l'aide du COSS pour choisir les futurs titulaires des chaires européennes et internationales, l'avenir des relations avec les écoles doctorales. M. Ganten a conclu en formulant le vœu que, tout en conservant son indépendance d'action et sa liberté de recherche et d'enseignement, le Collège de France bénéficie des moyens financiers et humains nécessaires à la poursuite de sa politique ambitieuse. ■

Florence Terrasse-Riou



Pr Jean-Pierre Changeux

● Le Pr Changeux (chaire de *Communications cellulaires*) a reçu le 29 mars le prix Lewis Thomas de l'université Rockefeller. Ce prix récompense des scientifiques qui conjuguent les deux cultures de la science et de l'art, et éclairent la dimension esthétique et philosophique de la science.



Pr Claude Lévi-Strauss

● Le XVII^e prix international Catalunya a été décerné le 30 mars dernier au Pr Claude Lévi-Strauss, titulaire de la chaire d'*Anthropologie sociale* de 1959 à 1982, par le gouvernement autonome de Catalogne.



Pr Pierre Hadot

● Le prix de Philosophie du Centre Georges Pompidou a été décerné le 12 décembre 2004 au Pr Pierre Hadot, titulaire de la chaire d'*Histoire de la pensée hellénistique et romaine* de 1982 à 1991, pour son ouvrage, *Le voile d'Isis*, (Gallimard, 2004). ■

EXPOSITION

L'art contemporain au Collège de France



Pr Roland Recht

© Aude Boissaye

Dans la galerie Budé, les bustes de Eugène Burnouf, d'Auguste Michel Lévy et d'Ernest Renan demeurent imperturbables devant la petite cage de verre qui s'est introduite depuis quelques semaines au Collège de France, juste en face d'eux. Ce dernier, qui a beaucoup médité sur l'Histoire, doit pourtant ne pas être tout à fait insensible à cette appréhension du temps, dont témoigne un artiste japonais, On Kawara, qui, depuis les années 1964-65, consigne d'une manière systématique des dates. Non pas les dates de hauts faits historiques ou d'une chronique glorieuse, mais les dates de sa vie quotidienne dont il veut réduire l'intérêt à leur nomenclature froide et systématique. C'est par la répétition inlassable de ces dates, selon des modalités variables, qu'il a constitué peu à peu un corpus,

Par exemple, en 1968, il commence à Mexico une série intitulée "I met" où il dresse une liste des personnes rencontrées en 24 heures durant toutes les journées passées en un même lieu. Les "date-paintings" entreprises en 1966, sont de vrais petits châssis de toile recouvertes de couleur monochrome, et, en caractères blancs, le mois, le jour et l'année – lorsqu'il ne parvenait pas à terminer la toile le jour où il l'avait commencée, il la détruisait. Le travail besogneux du peintre de chevalet – dont il donne ici un spectacle volontairement dérisoire – contraste avec d'autres séries où il se contente de griffonner ou de dactylographier quelques mots. La peinture

est ensuite placée dans une boîte à laquelle il joint l'extrait d'une feuille d'un journal local. Ce jeu d'interférences entre des informations relatives au bruissement du monde, dans un endroit qui ne dépend que de sa vie privée, et l'évocation d'une simple date, fait que la vie de l'artiste est conçue comme un fil conducteur qui mène inexorablement vers une fin. D'ailleurs, une série de cartes postales qu'On Kawara envoyait à ses amis portait la mention : "I am still alive" !

Dans deux ensembles, "One Million Years" et "One Million Years Future", On Kawara rassemble respectivement en 1969 et en 1981 des classeurs contenant des listes d'années qui vont de 998 031 av. J.C. à 1969, puis de 1996 à 1 001 995 ap. J.C. Ces listes ont fait l'objet d'une édition en papier bible et en deux volumes, dont un exemplaire a été acquis par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris : c'est lui qui est présenté dans nos locaux.

L'œuvre de On Kawara n'est qu'une longue mise en système du temps, et sa démarche offre, pour cette raison, quelque analogie avec celle de l'Allemand Hanne Darboven. On a regroupé les artistes qui, à partir des années 1960, ont entrepris de mettre en système les coordonnées du temps et de l'espace, mais aussi les lois du langage, sous le terme de "conceptuels". Pour eux, l'œuvre (d'art) n'est pas un artefact qui se caractérise et se singularise par sa forme mais doit rester cantonnée rigoureusement au plan du langage. ■

Roland Recht

Histoire de l'art européen médiéval et moderne

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE



Karl Kraus
Troisième nuit de Walpurgis
 Traduit de l'allemand par
 Pierre Deshusses,
 préface de Jacques Bouveresse
 Agone, 2005.

“Et si *surtout* la perte de la culture n'était pas achetée au prix de vies humaines ! La moindre d'entre elles, ne serait-ce même qu'une heure arrachée à la plus misérable des existences, vaut bien une bibliothèque brûlée. L'industrie intellectuelle bourgeoise se berce d'ivresse jusque dans l'effondrement lorsqu'elle accorde plus de place dans les journaux à ses pertes spécifiques qu'au martyr des anonymes, aux souffrances du monde ouvrier, dont la valeur d'existence se prouve de façon indestructible dans la lutte et l'entraide, à côté d'une industrie qui remplace la solidarité par la sensation et qui, aussi vrai que la propagande sur les horreurs est une propagande de la vérité, est encore capable de mentir avec elle. Le journalisme ne se doute pas que l'existence

privée, comme victime de la violence, est plus près de l'esprit que tous les déboires du négoce intellectuel. Et surtout cet univers calamiteux qui occupe désormais tout l'horizon de notre journalisme culturel.”

Rédigée de début mai à septembre 1933, la *Troisième nuit de Walpurgis* analyse l'installation du nazisme dans les esprits. Pour la première fois traduit en français, ce livre dense et labyrinthique travaille, sous la surface, des événements qui échappent à l'attention de l'historien ; il convoque la littérature et la poésie pour débusquer les responsabilités de ceux qui ont accepté et même demandé le sacrifice de l'intellect au service de la propagande, préparant librement le terrain à l'ensevelissement de l'humanité.

La vie de l'écrivain et journaliste viennois Karl Kraus (1874-1936) se confond avec l'inlassable bataille qu'il mena dans sa revue *Die Fackel* (*Le Flambeau*) contre la corruption de la langue et donc de la morale.



Revue de l'art
 sous la direction de Roland Recht
 numéro spécial, 2005.

Le dernier numéro de la Revue de l'Art de l'année 2004 est entièrement consacré à l'“Histoire de l'histoire de l'art”. Les contributions, à orientation plus spécifiquement comparatiste, sont dues à Gabriele Bickendorf, Stephen Bann, Claire Barbillon, Pascal Griener, Wilhelm Schlink, Dominique Jarrassé et Pierre Vaisse.

Roland Recht, qui a conçu l'ensemble et réuni les contributions, signe l'éditorial.

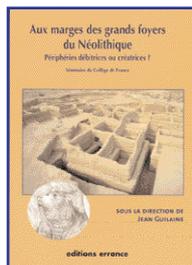
C'est la première fois que la plus importante revue d'art en France, fondée en 1967 par André Chastel, consacre un numéro spécial à l'historiographie de l'art.



Quand faire, c'est croire.
Les rites sacrificiels des Romains
 John Scheid
 Aubier, 348 pages, Paris 2005.

À travers l'analyse de certains sacrifices pratiqués à Rome entre le III^e s. av. et le II^e s. ap. J.-C., J. Scheid analyse le problème du sens dans une religion sans foi. Il démontre que le ritualisme prosaïque des Romains, longtemps décrié, est capable de manifester

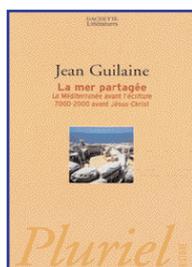
une pensée théologique et philosophique implicite. Les sacrifices mettent en scène les hiérarchies qui existent dans ce monde-ci et dans l'au-delà, entre les hommes et les dieux, entre les dieux eux-mêmes, et entre leurs partenaires humains. La seule différence avec une religion dogmatique consiste, en fin de compte, dans la liberté de l'interprétation des éléments fondamentaux de la religion qui résident, dans la Rome antique, dans les obligations rituelles.



Aux marges des grands foyers du Néolithique
Périphéries débitrices ou créatrices ?
 Séminaires du Collège de France
 sous la direction de Jean Guilaine
 Errance, 294 p., 152 fig., Paris 2004.

On considère en général que quelques grands foyers indépendants, répartis à travers le monde, ont vu naître les premières civilisations agricoles. De là cette révolution fondamentale aurait ensuite diffusé sur de larges espaces géographiques. L'intensification des recherches, l'intérêt des archéologues pour des régions jusqu'ici peu étudiées ont nuancé

cette vision et permis de mettre en évidence des aires où la néolithisation a suivi d'autres voies que celle de la colonisation passive. Ces terres évoluèrent-elles en s'appropriant des éléments venus des centres créateurs ou participèrent-elles, à leur manière, à ce grand changement de l'histoire humaine ? La déclinaison du modèle proche-oriental – sédentarisation, agriculture, élevage, céramique – ne semble plus s'imposer aussi systématiquement. Sans doute faut-il envisager, depuis 10 000 ans, une exploration tous azimuts, buissonnante et multiforme, par Homo sapiens, de ses divers environnements, naturels et culturels.

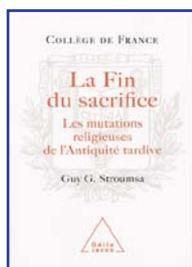


La mer partagée
La Méditerranée avant l'écriture
7000-2000 avant Jésus-Christ
 Jean Guilaine
 Collection Pluriel, Hachette Littératures,
 910 p., 56 fig., Paris 2005.

Appréhendée entre 7000 et 2000 avant notre ère, la Méditerranée ici évoquée se place à l'amont des rayonnements "classiques" : apogées des empires égyptiens et mésopotamiens, Hittites, Crétois, Mycéniens, Phéniciens, Étrusques, enfin monde gréco-romain. Et pourtant cette ancienne Méditerranée est déjà le lieu tout à la fois de profondes transformations et de brillants épanouissements : développement de l'économie agro-pastorale, passage de communautés

"égalitaires" à des sociétés hiérarchisées, transition des villages aux cités, et parfois création des premiers états. Des inventions techniques ou des mutations sociales jalonnent cette longue étape : terre cuite, métallurgie, véhicules à roues, grande architecture de pierre témoignant sur la construction des rapports sociaux (maisons du pouvoir, temples, enceintes, tombes monumentales).

Cette trajectoire est, dans cet ouvrage, perçue à travers neuf thèmes : les paysans à la conquête de la mer, les provinces culturelles et leurs fluctuations, les sociétés et les rythmes collectifs, le cadre du quotidien, le monde des hypogées, les écoles mégalithiques, le règne du métal, le pouvoir et le sacré, les expressions artistiques et la part du symbolique.



La fin du sacrifice
Les mutations religieuses de l'Antiquité tardive
 Guy G. Stroumsa
 Préface de John Scheid
 Odile Jacob, 2005.

Comment le monde gréco-romain est-il passé au christianisme ? Guy G. Stroumsa propose un nouveau regard sur cette révolution religieuse et anthropologique.

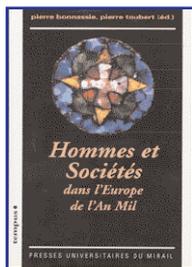
Il n'est plus possible aujourd'hui de raconter cette histoire simplement comme une victoire du "monothéisme" sur le "polythéisme".

Les mutations culturelles et religieuses de l'Antiquité tardive ont en réalité affecté toutes les religions. Cet

ouvrage met notamment en évidence le rôle du judaïsme qui, après la destruction du Second Temple (70 ap. J.-C.), a dû faire face à la fin du sacrifice et inventer des formes nouvelles de vie religieuse. C'est la nature même de la religion qui s'est trouvée radicalement transformée. Et pour longtemps.

Guy G. Stroumsa est professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, où il est titulaire de la chaire Martin Buber d'histoire des religions et où il dirige le Centre pour l'étude du christianisme. Il a notamment publié *Savoir et salut : traditions juives et tentations dualistes* dans le christianisme ancien et *Les Juifs présentés aux chrétiens*.

Ce livre reprend un cycle de quatre conférences prononcées par le Pr Stroumsa au Collège de France en février 2004.



Hommes et sociétés dans l'Europe de l'An Mil

Pierre Bonnassie et Pierre Toubert (édd.)
Collection Tempus, Presses universitaires
du Mirail, 2005.

Plutôt que d'alimenter de nouvelles controverses sur l'An Mil, il s'agit ici d'étudier en profondeur la période – de 950 à 1050 environ – qui encadre le Millénaire, dans un très large horizon qui va de la Scandinavie à Al-Andalus et de l'Atlantique aux marges du Caucase.

Les hommes et leurs cadres de vie (habitat, occupation du sol, culture matérielle) sont désormais mieux connus grâce aux données récentes de l'archéologie et des paléo-sciences de l'environnement, ici rassemblées et confrontées. Au cœur des aspects économiques et sociaux, l'accent est mis sur l'étude des structures familiales, qui a connu ces dernières années des avancées tout à fait remarquables. Les problèmes

de l'économie seigneuriale, des rapports entre aristocratie et paysannerie, des formes du pouvoir et de l'encadrement social sont présentés dans leur diversité géographique au travers d'exemples germaniques, français, italiens, etc.

Dans le vaste domaine des cultures, des langues et des représentations mentales, certains axes ont été privilégiés : l'évolution des langages tant dans leur expression orale qu'écrite. Mais retenons aussi l'attention portée aux sensibilités religieuses : les formes de la piété, l'émergence de nouveaux comportements au sein de l'Église comme à ses marges (mouvements de la paix de Dieu, hérésie). Enfin, quelle conscience les contemporains ont-ils eue de leur destin ?

Ce livre, grâce aux apports des meilleurs spécialistes de la question – historiens, archéologues, linguistes européens... – brosse la plus vaste synthèse de nos connaissances renouvelées sur le thème des sociétés de l'An Mil.



Synchrétismes et hérésies dans l'orient seldjoukide et ottoman (XIV^e-XVIII^e siècles)

Actes du colloque du Collège de France,
octobre 2001, sous la direction de
Gilles Veinstein
Collection Turcica, vol. IX, Peeters 2005.

L'islam est couramment présenté dans les débats actuels comme une religion mono-lithique et radicalement différente, voire antithétique de la tradition judéo-chrétienne. Cette image est appliquée notamment à la Turquie et sert de justification plus ou moins avouée à ceux qui refusent son intégration à l'union européenne. Elle est cependant souvent remise en question dans cet ouvrage qui, passant en revue différentes phases de histoire de l'islam turc,

met en évidence la diversité de ses composantes et des influences auxquelles il a été soumis en Anatolie, au Moyen-Orient et dans les Balkans. Travaillé par des hérésies aux racines immémoriales (des hérésies dualistes en particulier) et modelé par des synchrétismes toujours en action, il présente un facies composite et complexe, perméable aux croyances et aux pratiques préexistant dans les milieux dans lesquels il s'est implanté.

Issu d'un colloque tenu au Collège de France en 2001 et rassemblant les meilleurs spécialistes internationaux, l'ouvrage est constitué de vingt-sept contributions en français et en anglais, touchant à l'histoire religieuse mais aussi, conjointement, politique et sociale des mondes seldjoukide et ottoman.



Goya, Baudelaire et la poésie

Yves Bonnefoy
Entretiens avec Jean Starobinski
suivi d'études de John E. Jackson et de
Pascal Griener
La Dogana, 105 p., 2004.

C'est un livre entretien entre le poète et le critique au sujet de l'œuvre du peintre espagnol, sur l'œuvre duquel Yves Bonnefoy s'apprête à publier un livre. Cette œuvre s'accomplit au tournant du siècle où apparaîtront les *Fleurs du mal* et témoigne de la poésie à une époque, celle des Lumières, où se défait le rêve

chrétien de l'art occidental. Un tableau central dans l'analyse de Bonnefoy, c'est *l'Autoportrait au Dr Arrieta* : le geste de secours apporté par le médecin à son patient y prouve l'existence d'une compassion sans justification ni sanction, et permet donc, aux yeux de Goya, de surmonter le désespoir et la confrontation avec le néant, et de croire à nouveau qu'il y a de l'être. Actuellement au Musée de Tours, dans l'exposition *Yves Bonnefoy. Assentiments et partages* (9 avril-3 juillet) et parmi les œuvres d'autres peintres sur qui Yves Bonnefoy a écrit, on peut voir *Le Pantin* (Hammer Museum, Los Angeles), tableau de Goya lui aussi commenté dans ce petit livre.

LES GUERRES DE KARL KRAUS



Gerald Stieg et Jacques Bouveresse

Colloque organisé par la chaire de *Philosophie du langage et de la connaissance*
Collège de France
19 mars 2005.

On a pu dire ironiquement de Karl Kraus (1874-1936) qu'il était "le seul Autrichien de ce siècle à avoir gagné deux guerres mondiales". Il a gagné moralement la première, notamment en publiant, avec *Les Derniers jours de l'humanité*⁽¹⁾, un des réquisitoires les plus im-pitoyables qui aient jamais pu être conçus contre elle et contre la guerre en général. Et il n'y a rien d'artificiel ou d'exagéré dans le fait de suggérer qu'il a gagné également de façon anticipée la deuxième, en écrivant, en 1933, avec la *Troisième Nuit de Walpurgis*⁽²⁾, un des textes les plus perspicaces et les plus puissants qui aient été produits sur une catastrophe dont il n'a pourtant vécu que les débuts, puisqu'il est mort en 1936, avant d'avoir connu le pire.

Les derniers jours de l'humanité est une pièce de théâtre aussi monstrueuse que la première guerre mondiale qu'elle met en scène. Kraus la présente en ces termes : "Ce drame dont la représentation, mesurée en temps terrestre, s'étendrait sur une dizaine de soirées, est conçu pour un théâtre martien. Les spectateurs de ce monde-ci n'y résisteraient pas. Car il est fait du sang de leur sang, et son contenu est arraché à ces années irréelles, impensables, inimaginables pour un esprit éveillé, inaccessibles au souvenir et conservées seulement dans un rêve sanglant, années durant lesquelles des personnages d'opérette ont joué la tragédie de l'humanité. L'action éclatée en centaines de tableaux ouvre sur des centaines d'enfers ; elle est, elle aussi, impossible, dévastée, dépourvue de héros. [...] Les faits les plus invraisemblables exposés ici se sont réellement produits. [...] Les conversations les plus invraisemblables menées ici ont été tenues mot pour mot ; les inventions les plus criardes sont des citations.⁽³⁾" Cette œuvre est en effet, pour une large part, un gigantesque collage de propos quotidiens, de discours officiels et d'articles de journaux que Kraus, en les faisant résonner sur son théâtre, transforme en autant d'actes d'accusation contre leurs auteurs. "Si on avait conservé les voix de cette époque dans un phonographe, la vérité extérieure

aurait démenti la vérité intérieure, et l'oreille n'aurait retenu ni l'une ni l'autre. Ainsi donc, le temps rend la substance méconnaissable et il pourrait accorder l'amnistie au plus grand crime jamais commis sous le soleil, sous les étoiles. J'ai sauvé la substance, et mon oreille a découvert la résonance des actes, mon œil le geste des discours, et ma voix, chaque fois qu'elle citait, a retenu la note fondamentale jusqu'à la fin des jours. [...] Tout leur sang fut seulement encre – à présent tout sera écrit avec du sang ! Voilà la guerre mondiale. Voilà mon manifeste.⁽⁴⁾"

Troisième nuit de Walpurgis doit son titre à Goethe qui dans son *Faust* a mis en scène deux sabbats de sorcières intitulés "Nuits de Walpurgis". La *Troisième nuit* décrit la nazification de l'Allemagne qui suivit immédiatement l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Kraus l'écrivit entre mai et octobre 1933. Comme le souligne Gerald Stieg, "Kraus prouve que, dès 1933, il était possible de tout voir et de tout comprendre. *La Troisième Nuit de Walpurgis*, écrit exclusivement à partir de témoignages de l'époque, anticipait même les événements à venir. Il suffisait donc juste de savoir lire les journaux et écouter les discours officiels pour faire un diagnostic précis.⁽⁵⁾" Le livre s'ouvre sur une déclaration qui a fait couler beaucoup d'encre et qui a souvent

1. Karl Kraus, *Les derniers jours de l'humanité*, version intégrale, traduit de l'allemand par Jean-Louis Besson et Henri Christophe, Agone, 2005.

2. Karl Kraus, *Les derniers jours de l'humanité*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Agone, 2005 (avec une préface de Jacques Bouveresse, "Et Satan conduit le bal..." Kraus, Hitler et le nazisme").

3. *Les derniers jours de l'humanité*, p. 7.

4. *Id.*, p. 657-658.

5. Gerald Stieg, entretien publié dans *Charlie-Hebdo*, 25 mai 2005.

été comprise à contresens : *Mir fällt zu Hitler nicht ein* (“Moi, rien ne vient à l’esprit à propos de Hitler”). “Selon Kraus, explique Gerald Stieg, ce qui se passe à l’époque en Allemagne ne permet plus aucune prise de parole personnelle. *A fortiori* celle du polémiste. L’avènement du nazisme au pouvoir a donné lieu à une réalité indicible outrepassant largement la satire que l’on aurait pu en faire. Les faits parlent d’eux-mêmes. Désormais, il faut se contenter de citer. Et Kraus reproduit à la lettre les matériaux bruts de son époque : articles de presse, interventions à la radio, discours officiels. Cela vaut comme démonstration. Il convoque cependant deux témoins, Goethe et Shakespeare. Le livre est parcouru de bout en bout par des citations des *Nuits de Walpurgis*, des *Faust I et II*, de Goethe. L’Allemagne devient le lieu d’un rendez-vous intime avec Satan. L’autre texte cité est *Macbeth*. Pour Kraus, c’est comme si Goethe et Shakespeare avaient déjà anticipé cette réalité nazie d’une violence inouïe propre à laminer toute parole.⁽⁶⁾”

A l’occasion de la parution simultanée de la traduction française de ces deux œuvres échappant à toute norme, mais essentielles à la compréhension de notre époque, un colloque intitulé “Les guerres de Karl Kraus” s’est tenu le 19 mars 2005 au Collège de France. Il était organisé, sous la responsabilité de Jacques Bouveresse et Gerald Stieg, par le Collège de France et l’Université Paris III Sorbonne Nouvelle, avec le soutien de la ville de Vienne.

Il a été consacré à certains aspects des nombreuses guerres que, dans sa revue *Die Fackel* (*Le flambeau*) fondée en 1901 et jusqu’à sa mort, Kraus a menées non seulement contre la guerre, mais également

contre le mensonge, la corruption, l’inhumanité et la barbarie sous toutes leurs formes. Edward Timms a ainsi montré comment Kraus fut le premier à démonter les procédés journalistiques aboutissant à la construction d’une réalité virtuelle qui prolifèrent aujourd’hui plus que jamais. Plusieurs contributions ont cherché à cerner la place de Kraus dans le milieu intellectuel et littéraire viennois de l’époque. Jean-François Laplénie a décrit comment il avait soutenu la psychanalyse naissante, pour la critiquer ensuite avec vigueur dès qu’elle lui a semblé devenir une mode et un dogme. Stéphane Gödicke a analysé ses silences assourdissants sur Musil et mis en lumière ce qu’ils nous révèlent à la fois sur sa stratégie et sur la structure du champ intellectuel viennois. Valérie Robert a débrouillé l’écheveau de ses rapports complexes et souvent conflictuels avec les intellectuels autrichiens qui s’exilèrent au début des années 30. Gerald Stieg a raconté comment Élias Canetti était passé de l’admiration inconditionnelle au rejet dramatique de son autorité. Enfin, il a beaucoup été question du rapport tout à fait singulier que Kraus a entretenu avec la langue allemande. Jacques

Bouveresse a cherché à comprendre comment la bataille contre la corruption de la langue et celle contre la corruption de la morale et de l’esprit ont pu être pour Kraus une seule et même chose. Une table ronde a réuni les trois traducteurs, Jean-Louis Besson, Henri Christophe et Pierre Deshusses, qui ont tour à tour décrit l’extraordinaire inventivité des procédés krausiens et les difficultés qu’ils ont dû surmonter pour rendre justice à cet exceptionnel manieur du langage.

Ce colloque était dédié à la mémoire d’un autre intellectuel autrichien exemplaire et exceptionnel, disparu récemment, qui a mené, lui aussi, toute sa vie un combat infatigable pour la cause de la liberté et de la justice, Felix Kreissler (1917-2004), résistant, ancien déporté à Buchenwald, professeur honoraire à l’Université de Rouen et créateur

de la revue *Austriaca*. ■

Jacques Bouveresse et
Jean-Jacques Rosat



De gauche à droite : Gerald Stieg et les trois traducteurs : Jean-Louis Besson, Henri Christophe et Pierre Deshusses.

6. *Ibid.*

PHILOLOGIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS DANS L'ÉTUDE DU MAZDÉISME ANCIEN



Pr Jean Kellens

Colloque organisé par la chaire de *Langues et religions indo-iraniennes* Collège de France 9 et 10 mai 2005.

Les travaux de ce colloque introduit par M. Jean Kellens s'organisèrent de triple façon : les études portant sur l'*Avesta*, celles qui se fondent sur les textes moyens perses d'époque sassanide et les questions générales de type comparatiste.

Trois communications illustrèrent le premier point, de façon variée : Mme A. Hinzte proposa une analyse littéraire neuve du *Yasna*

Haptanghaiti qui mit en avant la fonction religieuse des eaux dans le mazdéisme, M. Frantz Grenet décrivit, grâce à l'expérience concrète, une interprétation de la liste des pays du *Vidêvdât I*, tandis que M. A. Panaino attira l'attention sur le problème de la chronologie relative des dialectes avestiques.

Trois interventions se fondèrent sur les textes moyen perses. M. E. Pirart avança une identification de démons psychopompes et leur mise en relation avec les dieux de même compétence, dans une liste du *Dâdestân-ê mênôg xerad*.

M. S. Shaked montra à quel point les commentateurs de l'*Avesta*, écrivant à l'époque sassanide et post-sassanide, mirent en œuvre une lecture eschatologique du texte antique. M. A de Jong s'interrogea sur la prégnance de l'*Avesta* dans la société d'époque sassanide et conclut que ce corpus eut toute son importance dans le milieu de la prétrise.

Les trois communications d'intérêt général manifestèrent également des orientations différentes. Les relations entre le mazdéisme, les mythes iraniens et la mythologie scandinave, retinrent l'acribie de M. A. Hultgård. M. M. Stausberg résuma les récentes approches théoriques du polythéisme et les rapprocha des données mazdéennes, tandis que M. P. O. Skjaervø insista sur le fait que les sociétés qui composèrent les textes avestiques étaient des sociétés orales.

En fin de séance, après quelques remarques en guise de conclusion de Mme Clarisse Herrenschmidt, M. Jean Kellens annonça que les travaux de ce Colloque mériteraient la publication. ■



Anders Hultgård



Almut Hintze



Antonio Panaino

RECHERCHES ACTUELLES SUR LA COULEUR ET LES MATÉRIAUX À EFFETS VISUELS



Colloque organisé par la chaire de *Chimie de la matière condensée* et le groupement de recherche CNRS-GDR 2602 "Couleur et matériaux à effets visuels" Collège de France 19 mai 2005.

L'utilisation de la couleur remonte aux origines de l'humanité. Les peintures pariétales qui, au temps de la préhistoire, ornaient les grottes de nos ancêtres en sont une preuve tangible. Aujourd'hui, au siècle de l'image c'est encore un sujet d'actualité avec le développement rapide des lasers et des dispositifs d'affichage. Thème fortement pluridisciplinaire, la couleur concerne aussi bien l'artiste que le scientifique, l'historien ou le technicien de l'audio-visuel. C'est dans ce cadre qu'à la fin de deux années de cours, nous avons organisé ce colloque avec le groupement de recherche du CNRS "Couleur et matériaux à effets visuels".

Ce GDR-CNRS réunit 35 équipes de recherche publique et 17 entreprises investies dans une démarche commune pour promouvoir une approche pluridisciplinaire des phénomènes liés à la couleur dans les matériaux et aux effets visuels associés. Il a pour objectif de créer une synergie entre les différents acteurs dans les sciences humaines (art, communication...), les sciences du vivant (biologie, médecine, zoologie),

les sciences de l'univers (minéralogie), la chimie, la physique et l'industrie. Pour répondre à sa vocation pluridisciplinaire, le GDR est structuré en cinq ateliers de travail :

- perception visuelle et métrique de l'apparence
- couleurs naturelles, minéraux, le vivant (biomimétisme)
- production des couleurs et visualisation
- caractérisation et modélisation de la couleur et des effets visuels
- couleur - art - création

Cette journée-colloque au Collège de France a illustré les derniers développements de la recherche dans ces différentes thématiques autour de huit conférences:

- Jean-François Le Gargasson (INSERM, Paris 7) "Imagerie des cônes in-vivo et vision des couleurs", a présenté les nouvelles techniques d'imagerie à haute résolution de la rétine en temps réel sur un œil vivant, à l'aide de l'optique adaptative.

- Jean-Pol Vigneron (Université de Namur) "Structures photoniques en biologie" a montré comment les êtres vivants ont développé leur coloration par diffraction ou diffusion de la lumière sur des structures photoniques complexes, que des traitements numériques récents permettent d'identifier.

- Mady Elias (INSP, Paris) "Diffusion

incohérente de la lumière dans les œuvres d'art" a montré comment la modélisation par transfert radiatif de la lumière a permis d'expliquer la saturation exceptionnelle de la couleur dans les glaciés des peintres flamands, qui n'est pas observée dans les tableaux des peintres italiens réalisés à partir de mélanges pigmentaires.

- Thierry Leroux (ELDIM, Caen) "Nouvelles techniques de caractérisation des écrans" a présenté les derniers développements de l'optique de Fourier dans son application au calibrage des écrans et à la mesure de la couleur, avec notamment son nouveau projet de réalisation d'un interféromètre à polarisation biréfringente.

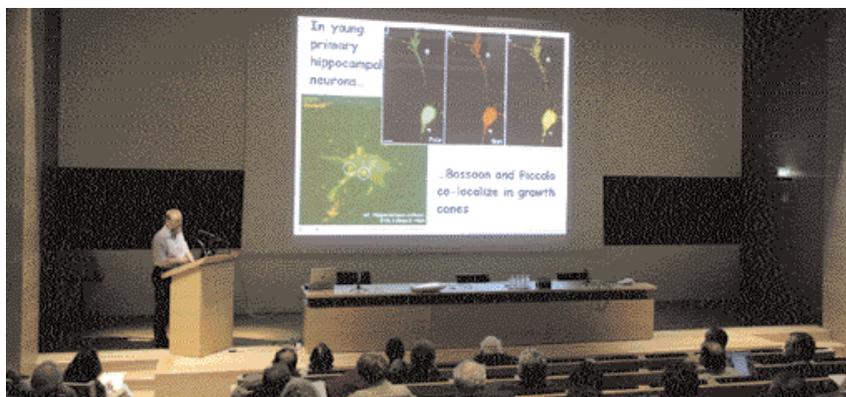
- Jean-François Bloch (INPG, Grenoble) "La reproduction des couleurs sur papier" a montré l'influence de l'état de surface (2D) et des textures (3D) du papier sur l'impression couleur sous le double aspect de la caractérisation (notamment la microtomographie X à l'ESRF) et de la modélisation.

- Xavier Rocquefelte (IMN, Nantes) "Structure des solides inorganiques et adaptation des propriétés optiques" a démontré que la physique et la chimie du solide disposaient maintenant d'outils pertinents pour l'optimisation de matériaux aux propriétés optiques contrôlées.

- Patrick Callet (École Centrale, Paris) "Simulation de l'apparence visuelle des métaux et alliages" a présenté les différentes étapes de la restauration virtuelle d'une statuette chinoise en bronze à partir d'une analyse stéréographique couplée à une modélisation de Monte-Carlo de la réflexion bi-directionnelle (BRDF).

- Jean-Paul Longavesne (Université Paris-Sud) et Annie Mollard-Desfour (CNRS) "Couleur, mode et design, le noir" ont retracé l'histoire du noir à travers la mode depuis le

FORMATION DES SYNAPSES ET LIBÉRATION DES NEUROTRANSMETTEURS



Colloque organisé par les chaires de *Génétique et physiologie cellulaire* et de *Communications cellulaires* Collège de France 19 et 20 mai 2005.

Deux vrais jumeaux, génétiquement identiques, n'ont pas le même cerveau. Il existe une importante variabilité épigénétique du phénotype cérébral. Cette variabilité contribue au processus d'individuation qui accompagne le développement des réseaux de neurones et ne cesse qu'avec la mort. L'épigénèse se manifeste principalement au niveau des synapses, lieu de communication entre neurones. Toutefois, les connexions synaptiques ne se mettent pas en place comme les circuits d'un ordinateur mais progressivement par essai et erreur avec des phases d'exubérances suivies d'éliminations et de stabilisations sélectives. La transition de formes labiles vers des formes stables, ainsi que l'état morpho-fonctionnel des synapses en développement est modulable par l'activité du réseau neuronal, en particulier celle évoquée par l'interaction avec le monde extérieur. Cette plasticité matérialise l'épigénèse cérébrale. Les chaires de *Communications cellulaires* et de *Génétique et physiologie cellulaire* ont organisé conjointement un colloque sur l'édification des synapses, leurs caractéristiques fonctionnelles et leur plasticité.

À l'occasion du colloque, les processus de croissance des terminaisons nerveuses ont été discutés, et une nouvelle voie d'exocytose révélée. La construction de la

synapse, ses composants protéiques élémentaires, leur pré-assemblage dans des vésicules, leur adressage à la membrane plasmique et le rôle qu'exerce la composition lipidique des différents compartiments membranaires dans ce processus ont fait l'objet de plusieurs présentations. Les premiers résultats d'une recherche qui vise à comprendre quels sont les mécanismes moléculaires qui confèrent aux synapses des cellules sensorielles leurs caractéristiques morpho-fonctionnelles si particulières, synapses à rubans dotées d'une haute précision temporelle et d'une activité constante, ont été décrits. Certains aspects du rôle des astrocytes, cellules reconnues depuis peu comme des acteurs essentiels de la synaptogenèse et de l'activité synaptique ont été évoqués. Enfin, divers aspects de la plasticité neuronale ont été illustrés.

On retiendra la forte diminution du nombre des synapses à la puberté (observée dans le cortex visuel des mammifères), après un accroissement qui procède par vagues successives durant la vie fœtale et la première enfance.



Pr Jean-Pierre Changeux

Le colloque a tout particulièrement mis en lumière certains mécanismes de plasticité ou adaptabilité synaptique qui opèrent à divers niveaux, pour la plupart de découverte très récente :

- de nouvelles synapses se forment tout au long de la vie dans le bulbe olfactif ; elles impliquent des interneurons issus de neuroblastes originaires de la région sous-ventriculaire, qui viennent en permanence coloniser ce territoire cérébral ;
- l'excitabilité de ces neurones peut augmenter pour compenser les effets d'une réduction induite de leur nombre ;
- la maturation intracellulaire d'un récepteur de neurotransmetteur peut être facilitée par ses agonistes ; la nicotine agit ainsi sur le récepteur de l'acétylcholine comme un chaperon moléculaire, ce qui contribue vraisemblablement au comportement addictif des fumeurs ;
- enfin, les récepteurs des neurotransmetteurs se déplacent rapidement entre domaine post-synaptique et zone péri-synaptique et transitent constamment entre ces deux régions. Ces fluctuations, suivies à l'échelle de molécules individuelles en vidéo-microscopie, sont modulées par l'activité synaptique. Les mécanismes moléculaires qui règlent cette dynamique spatio-temporelle des récepteurs pourraient contribuer à la plasticité de la communication neuronale.

Ces deux journées ont été animées par des échanges très libres et constructifs entre auditeurs et orateurs, qui se sont souvent poursuivis après les communications. ■



Pr Christine Petit

LES TÉTRAPODES DU PALÉOZOÏQUE : ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE



Pr Armand de Ricqlès

Journées organisées par la chaire de *Biologie historique et évolutionnisme* Collège de France 23 et 24 mai 2005.

D'où proviennent les "pattes" des animaux quadrupèdes, des organes ostensiblement "faits pour marcher sur le sol", selon la sagesse populaire ? De même, quelle est l'origine de l'œuf des reptiles (et aussi des oiseaux et mammifères) dit "œuf amniotique" ? Avec lui, point n'est besoin, désormais, d'aller pondre dans l'eau puisque celui-ci possède d'extraordinaires "innovations évolutives" permettant le développement de l'embryon en milieu terrestre.

Pour répondre à ces questions, il faut s'adresser à des vertébrés fossiles très anciens, remontant à l'Ère primaire (ou Paléozoïque) une période de l'histoire de la terre qui débute il y a 450 millions d'années et qui s'achève 230 millions d'années avant le présent. Le séminaire a constitué d'une part un complément et une illustration aux leçons de cette année, portant sur l'origine des amniotes, et d'autre part une actualisation des cours

et séminaires de 1998 portant sur l'origine des tétrapodes.

Les plus anciens tétrapodes connus datent du Dévonien supérieur, il y a à peu près 340 millions d'années. Catherine Anne Boisvert a exposé la récente "redécouverte" d'un tel tétrapode primitif en Belgique et celle de son gisement oublié depuis le XIX^e siècle. Elle a aussi montré comment diverses approches (paléontologie, anatomie, mais aussi biologie du développement et génétique) pouvaient désormais concourir à la compréhension de l'apparition d'une structure nouvelle, de grande importance fonctionnelle, qui se différencie chez les premiers tétrapodes : l'association du bassin à l'axe vertébral, absente chez les "poissons".

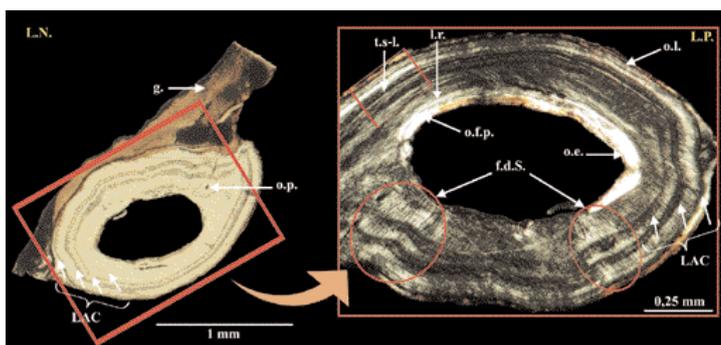
Après une lacune d'une vingtaine de millions d'années (correspondant en partie au fameux "Romer's gap", au tout début du Carbonifère), on retrouve des tétrapodes à partir du Viséen (320 Ma avant le présent) et ils augmentent en nombre et en diversité jusqu'à la grande crise du Permien terminal qui marque la fin de l'Ère primaire (230 Ma avant le présent). Comment s'y retrouver au sein de l'extraordinaire diversité de formes et d'adaptations que manifestent tous ces premiers tétrapodes ? Quelles méthodes employer pour les analyser, les classer, les nommer, les interpréter en tant qu'êtres vivants ? On a désormais de bonnes raisons de penser que l'innovation constituée par la patte marcheuse ne s'est pas réalisée lors de la conquête des milieux terrestres, mais initialement chez

des organismes encore aquatiques ! Ce n'est que secondairement et bien plus tardivement que la patte aurait été "exaptée" à la locomotion terrestre.

Certains tétrapodes de l'ère primaire se reproduisaient grâce à des larves aquatiques, comme les amphibiens actuels, d'autres semblent anatomiquement annoncer les reptiles, mais comment savoir s'ils possédaient déjà, comme ces derniers, un mode de développement terrestre ? Au cœur de tous ces débats : la notion traditionnelle de "Classe des Amphibiens", une conception systématique qui se révèle désormais incapable de véhiculer les progrès récents des connaissances portant sur les tétrapodes de l'Ère primaire et leurs rapports avec les amphibiens et amniotes actuels...

À côté d'exposés présentés par des spécialistes chevronnés de ces diverses questions (tels les Drs. R. Schoch et T. Smithson...), nous avons voulu faire une large place à de jeunes chercheurs (S. Sanchez, D. Germain...) qui ont exposé leurs travaux en cours de façon remarquablement claire et vivante. Une preuve de plus que les connaissances "naturalistes" de base (morpho-anatomie, répartition stratigraphique...) non seulement peuvent toujours passionner de jeunes esprits mais encore qu'elles restent indispensables aux nouvelles approches moléculaires, développementales, phylogénétiques... pour concourir à une compréhension intégrative de l'évolution, à la fois dans son historicité et dans ses mécanismes.

A. de Ricqlès et M. Laurin



Coupe transversale en mi-diaphyse d'un tibia de *Discosauriscus austriacus* du Permien de Boskovice (R. Tchèque). On remarque l'excellente préservation des détails du tissu osseux. À gauche : vue générale de la section en lumière ordinaire. g = gangue ; lac= lignes d'arrêt de croissance ; op = ostéone primaire. À droite, détail, lumière polarisée ; fds = fibres de sharpey ; lr= ligne de résorption ; oe = os endostéal, ofp= tissu à fibres parallèles ; ol = tissu osseux lamellaire ; tsl= tissu osseux sub-lamellaire. Les régions encerclées de rouge sont spécialement riches en fibres de sharpey radiales, témoignant de puissantes insertions locales sur l'os. L'analyse comparative de ces détails permet de préciser la dynamique de croissance de ces tétrapodes très anciens, par comparaison avec les formes actuelles.

© Sophie Sanchez.

GÉNÉTIQUE ET HANDICAP MENTAL



Pr Jean-Louis Mandel

Colloque organisé par le Pr Jean-Louis Mandel, titulaire de la chaire de *Génétique humaine* (IGBMC/UMR7104/INSERM U596), et le Pr Jamel Chelly (Institut Cochin/UMR8104/INSERM U567 et Faculté de Médecine Cochin-Port Royal), avec la participation du Pr Anne Fagot-Largeault, titulaire de la chaire de *Philosophie des sciences biologiques et médicales*. Collège de France, 6 et 7 juin 2005. Avec le soutien de la Fondation Hugot du Collège de France et de la Fondation Jérôme Lejeune.

Le retard mental est la cause la plus fréquente de handicap sévère chez l'enfant et le jeune adulte. Les étiologies en sont extrêmement hétérogènes : elles comprennent des facteurs non génétiques (infectieux, toxiques, anoxie périnatale...), mais les mutations géniques et les anomalies chromosomiques sont responsables d'une fraction importante des retards mentaux. Le colloque "Génétique et handicap mental" s'est proposé d'analyser divers aspects de ce problème, depuis les progrès les plus récents de la recherche génétique jusqu'aux aspects éthiques et de prise en charge médicale, éducative et sociale liés au diagnostic génétique de handicap mental, avec la participation de conférenciers français et européens.

Le lundi 6 juin a été consacré aux retards mentaux liés au chromosome X (XLMR), qui expliquent, au

moins en partie, l'excès de patients masculins dans les institutions spécialisées dans le handicap mental. Les présentations ont concerné les aspects de génétique moléculaire, les corrélations génotype-phénotype, les études fonctionnelles des protéines impliquées et la caractérisation de modèles souris : approches générales du retard mental lié au X (J.L. Mandel, H. Ropers) ; syndrome X fragile, mécanismes pathologiques et fonction de la protéine FMRP (S. Jacquemont, B. Oostra, B. Bardoni) ; études de divers gènes associés à des formes d'XLMR (P. Billuart, D. Muller, R. Gibbons, F. Francis), au syndrome de Rett (T. Bienvenu, F. Laccone) et à l'autisme (T. Bourgeron).

Le deuxième jour a élargi la thématique sur des aspects d'études intégrées : imagerie cérébrale et autisme (M. Zilbovicius), étude de mécanismes cognitifs dans la drosophile (T. Preat), prospectives de reséquençage pour l'identification de mutations dans des pathologies génétiquement très hétérogènes (J. Weissenbach), approches de prise en charge médicale (E. Smeets et M. Borghgraef).

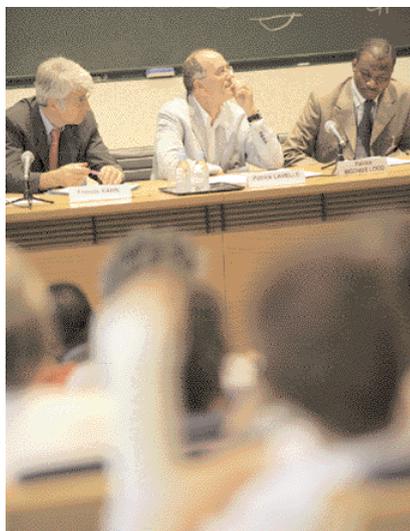
L'après-midi du 7, coorganisée avec le Pr Anne Fagot-Largeault, a été consacrée aux aspects éthiques du diagnostic génétique de handicap mental (avec un rappel historique des dérives eugénistes par M. Morange), et à ses conséquences sur la prise en charge médicale et éducative, et sur l'insertion sociale. Patrick Gohet, délégué interministériel aux personnes handicapées a présenté la nouvelle loi sur le handicap et ses implications pour les personnes avec déficience mentale. Une table ronde a ensuite réuni des professionnels, cliniciens, formateurs, éducateurs (V. Desportes, E. Touaty, C. Mircher, M. Lievin) et de représentants d'associations de familles (C. Nourissier, Association Prader-Willi ; X. Viollet, Association Nationale X fragile).

Des communications par voie d'affiches (certaines ont été sélectionnées pour présentation orale) ont permis d'élargir la diversité des pathologies et des approches abordées, et de faire participer activement les jeunes chercheurs et cliniciens concernés par ces thèmes. ■

Jean-Louis Mandel



Y A-T-IL UNE ÉTHIQUE PROPRE À LA RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT ?



De gauche à droite : F. Kahn, P. Lavelle et P. Bigombé-Logo

Séminaire international organisé par le Comité consultatif de déontologie et d'éthique de l'Institut de recherche pour le développement (IRD) Collège de France 27 mai 2005.

Recherche Nord-Sud : pour une éthique du partenariat

Le directeur général de l'IRD, Serge Calabre, a rappelé le rôle du Comité, "un acteur de la recherche qui accompagne, guide et conseille les chercheurs et la direction scientifique de l'Institut". Dans son allocution d'ouverture, Dominique Lecourt, philosophe (Paris VII), président du Comité, a mis l'accent sur sa conception de l'éthique qu'il considère comme "un esprit, un horizon, une culture en évolution plutôt qu'une doctrine figée".

"En 1963, lors de la première conférence sur les applications de la science et de la technique au service du développement, nous étions nombreux à penser que la science et la technique devaient être traitées comme un bien commun de l'humanité et que leur accès soit libre. Quarante deux ans plus tard,

nous nous trouvons aux antipodes de cette situation, l'accès aux connaissances étant verrouillé par le droit de propriété intellectuelle, particulièrement nocif aux intérêts des pays en voie de développement" a déclaré Ignacy Sachs, économiste du développement, dans sa conférence introductive.

Les responsabilités sociales du chercheur

À partir d'expériences et d'exemples pris dans le domaine des essais vaccinaux, de l'environnement et des conflits de valeurs, les discussions ont permis d'émettre différentes recommandations. La question du recueil du consentement des populations concernées lors d'un essai vaccinal illustre bien les différences d'ordre socio-culturel entre pays du Nord et du Sud dont les scientifiques doivent tenir compte dans leur démarche.

De l'avis de tous, le chercheur du Nord travaillant dans un pays du Sud a une responsabilité vis-à-vis de la société dans laquelle il mène son activité. Dès la définition d'un projet de recherche, il est indispensable d'associer les partenaires du Sud, de prendre en compte leurs priorités ainsi que les besoins des usagers locaux. Par exemple, la conservation de la biodiversité érigée en valeur absolue dans les pays du Nord peut entrer en conflit avec les priorités des populations des pays du Sud.

Pour un partage des retombées de la recherche

Les chercheurs doivent aussi avoir conscience de la disparité des moyens dont dispose la recherche au Nord et au Sud et tenter d'y remédier en définissant de concert, pour chaque projet, la répartition des ressources et des moyens disponibles. Un partenariat

Nord-Sud authentique doit comprendre un partage des retombées de la recherche qui passe notamment par le renforcement des capacités de recherche des pays du Sud, et en particulier par la formation. Mais les résultats de la recherche doivent aussi bénéficier aux populations sous forme de transfert de connaissances ou d'amélioration de leurs conditions de vie. Dans le cas des essais vaccinaux, les chercheurs devront tout mettre en œuvre pour s'assurer que si l'efficacité du vaccin testé est prouvée, il soit rendu disponible dans le pays.

De manière générale, différents indicateurs devraient être systématiquement mis en place pour évaluer l'efficacité de chaque projet de recherche : des indicateurs non seulement scientifiques mais également environnementaux, socio-économiques et des retombées pour les pays partenaires.

Bonnes pratiques de la recherche Nord-Sud

À l'occasion du séminaire, le Comité a rendu public un "Guide des bonnes pratiques de la recherche pour le développement" (consultable sur Internet à l'adresse suivante : www.ccde.ird.fr) composé de quinze principes destinés au personnel de l'IRD mais aussi des autres organismes de recherche travaillant avec les pays en développement. La recherche pour le développement est une recherche coopérative "qui doit obéir à un principe d'équité et définir les rôles d'authentiques partenaires", est-il précisé en préambule. L'application de ce principe ne va pas de soi dans un contexte international marqué par une très vive compétition dans le domaine des sciences et des technologies, des échanges et des financements et par une diversité culturelle susceptible de provoquer des tensions, voire des

LES MAZURKAS DE CHOPIN



Jean-Marc Luisada

Grâce à la Fondation Hugot du Collège de France, une tradition musicale se maintient, au Collège de France, d'organiser au moins un concert chaque année dans le grand amphithéâtre Marguerite de Navarre. Les donateurs, Jean-Pierre et Hélène Hugot, avaient en effet insisté, dans leur legs, pour que "soit donnée à la musique toute sa place, une place bien particulière, dans la culture française et dans la formation de l'homme". Après Pierre Boulez et l'Ensemble Intercontemporain, Christa Ludwig et Françoise Tillard, William Christie et les Arts florissants, Anne Queffélec et Olivier Charlier, c'est le pianiste Jean-Marc Luisada qui est venu au Collège de France, le 15 avril dernier, pour y interpréter l'intégrale des Mazurkas de Frédéric Chopin.

Véritable défi pour le pianiste, ce programme absolument exceptionnel a permis de parcourir en une soirée toute l'œuvre de Chopin. Sa vie durant, en effet, et dès l'âge de dix ans, dit-on, Chopin a composé plus de Mazurkas que de morceaux de tout autre genre. Danse à trois temps, la Mazurka existait en Pologne dès le XV^e siècle. C'est une forme très simple et très brève, avec des rythmes saccadés, des mesures irrégulières. Sur ce matériau initial, Chopin a créé tout au long de sa vie une richesse étonnante de mélodies et de

progressions harmoniques subtiles et changeantes.

Dans le déroulement de ce paysage harmonieux, ces pièces tour à tour brillantes, tendres, gaies, tristes, nostalgiques, envoûtent l'auditeur et parfois le déroutent. On écoute plutôt les premières mazurkas comme des danses campagnardes, de coloration populaire ; les suivantes apparaissent plus romantiques, et les dernières deviennent plus philosophiques, plus métaphysiques. Reste que chacune d'entre elles s'impose comme une véritable miniature pianistique. La plus longue dure moins de six minutes, la plus courte, moins d'une minute, mais la modestie apparente de leur structure n'a d'égal que le raffinement de leur style. Et la concentration des motifs impose à l'auditeur de forts contrastes émotifs.

Pour porter un tel programme, il fallait l'immense talent, l'élégance affirmée et l'incomparable générosité de Jean-Marc Luisada, comme habité par le compositeur dont il est l'un des plus grands interprètes. Son toucher exceptionnel, les nuances et l'audace



Jean-Marc Luisada et Jacques Glowinski

de ses relectures, tant de subtilités inattendues ont permis à un public conquis de redécouvrir, le temps d'une soirée rare, des œuvres que nous croyions connaître, mais qui nous ont été comme à nouveau offertes, grâce à la forte et magnifique présence d'un merveilleux musicien aussi exigeant qu'inspiré. ■

Florence Terrasse-Riou



SITE ULM DU COLLÈGE DE FRANCE 3 rue d'Ulm - Paris 5^e

Le 28 juin 2005, le Collège de France inaugure le bâtiment rénové de la rue d'Ulm, à quelques centaines de mètres de la place Marcelin-Berthelot.

Disposer de locaux consacrés à la recherche scientifique au cœur de Paris est une richesse inestimable et un véritable privilège pour le Collège de France. Il convenait d'en faire le meilleur usage. Il ne s'agissait donc pas seulement de réhabiliter un immeuble vieilli qui ne répondait plus aux besoins actuels. Plus qu'une simple affaire de bâtiment, c'est toute une organisation et une logique intellectuelle qui était à repenser. Le bâtiment est la partie visible de cette rénovation, et la rue d'Ulm en est une étape et un élément.

L'enjeu était de faire coïncider un projet architectural avec un projet intellectuel. Le Collège de France avait besoin d'un lieu ouvert, décroissant, convivial, un lieu qui favorise et peut-être suscite les rencontres dont se nourrissent les projets pluridisciplinaires. On a donc retenu une architecture fonctionnelle et décroissante.

Le rez-de-chaussée comporte un hall d'accueil, prolongé par un espace de réception où l'on peut réunir des invités et organiser éventuellement un déjeuner ou une petite réception. Enfin et surtout, on y a créé une salle de conférences et de séminaires d'une centaine de places, qui sera le centre nerveux de ce bâtiment.

De ce fait, le site de la rue d'Ulm est désormais ouvert au public : il peut accéder librement à tout le rez-de-chaussée. Les professeurs et les chercheurs installés dans les étages peuvent descendre pour utiliser la salle de conférences, recevoir des visiteurs, etc. – une manière concrète de renouer avec l'esprit de convivialité propre au Collège de France.



Salle de conférences



Un autre souci a guidé cette rénovation : que ce bâtiment soit beau. Le résultat, obtenu avec une certaine économie de moyens, est d'une élégante sobriété et d'une grande cohérence esthétique et fonctionnelle : une architecture ouverte, transparente, lumineuse.

Le site n'est pas destiné à des expérimentateurs. Il est aménagé pour recevoir des chaires dépourvues de laboratoire nécessitant des plateaux techniques : mathématiques, physique théorique, économie, sciences sociales, droit, etc. Il offre donc essentiellement des bureaux et des lieux de réunion de dimension relativement petite. L'idée maîtresse qui a présidé à la distribution de l'espace dans les étages était la suivante : éviter de reproduire la juxtaposition de petites cellules individuelles qui existait auparavant, pour créer un lieu de vie et de foisonnement intellectuel.

On a privilégié des espaces non cloisonnés, à l'image de ces couloirs-salons qui ne sont pas de simples passages sombres et étroits, mais des lieux vastes et clairs qui invitent à la rencontre, à l'échange. La structure du bâtiment exigeait que l'on place les bureaux en façade, l'arrière du bâtiment étant dépourvu de fenêtre, pour des raisons liées au voisinage. L'espace restant devient bibliothèque ou salles de réunion. Avec une préoccupation constante : la lumière. De fait, tout l'espace est éclairé naturellement par la lumière du jour. Pour obtenir ce résultat, on a joué des ouvertures, multiplié les transparences. À chaque étage, les salles de réunion ont des parois de verre : même fermées, on y voit les gens travailler.

La répartition des chaires dans l'immeuble s'organise par discipline ou selon des logiques de proximité ou de connexion intellectuelle.

Le premier étage est occupé par des mathématiciens. Au deuxième étage, on trouve des physiciens théoriciens. C'est aussi l'étage où sont logées des chaires de biologie sans laboratoire.



Bibliothèque

Le troisième étage accueillera de petites équipes extérieures engagées dans un projet commun avec une ou plusieurs chaires, pour une durée de quelques années. En l'occurrence, il s'agit d'une équipe de neurocomputation, en association avec l'École normale supérieure. Il existait déjà des liens, au sein du Collège de France, entre les chaires des professeurs Berthoz, Yoccoz et Lions. Le projet "neurocomputation" met en relation le champ des sciences cognitives, au sens large, et celui des mathématiques. Il couvre notamment les aspects calculatoires du cognitivisme, et ce qu'on pourrait appeler la neuromodélisation. Cet étage intermédiaire sera donc un lieu expérimental, où cohabiteront des spécialistes de différents domaines de la cognition, à proximité des mathématiciens qui sont pour eux des interlocuteurs privilégiés.

Hommage rendu à Pierre Bourdieu, la rue d'Ulm accueillera la revue des Actes de la recherche en sciences sociales qui perpétue son œuvre. L'Institut Pierre Mendès-France, qui siégeait jusque alors rue du Cardinal Lemoine, s'installera au même étage. Ces deux institutions se trouveront au voisinage de l'Institut du monde contemporain, qui occupe les deux derniers étages. Y seront traités notamment les aspects sociologiques, politiques et historiques, avec la chaire de Pierre Rosanvallon, l'économie, avec Roger Guesnerie, les aspects juridiques, avec Mireille Delmas-Marty, et avec Henry Laurens, les problèmes du monde arabe d'aujourd'hui et les relations entre Israël et la Palestine.

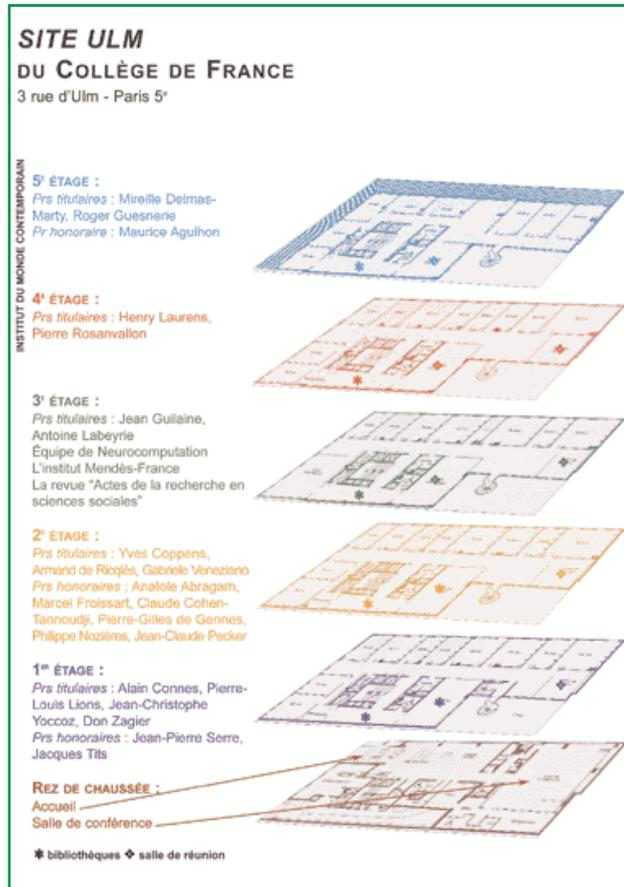
Le site est donc organisé essentiellement selon deux pôles intellectuels : l'un tourné vers les mathématiques, la physique théorique et la neurocomputation ; l'autre tourné plutôt vers le monde contemporain. Il y a des

interactions entre ces deux pôles : l'économie, par exemple, a besoin des mathématiques.

Ajoutons que le site d'Ulm jouera un rôle particulier dans le cadre du partenariat avec l'École normale supérieure, toute proche. Le bâtiment a été pensé en ce sens : avec sa salle de conférences et ses espaces de réunion et de rencontre, il est appelé à devenir un centre actif, en perpétuel mouvement. C'est toute une vie de contacts, d'interactions et de convivialité qu'il appartient aux chercheurs de créer dans ce lieu qui a été conçu, dans toute la mesure du possible, pour répondre à leurs besoins, à leurs modes de travail, et à l'agrément quotidien de leur vie. ■

Marc Kirsch

à partir des propos de Jacques Glowinski



Interview de M. Jacques Ferrier

Architecte, responsable de la maîtrise d'œuvre
Agence Jacques Ferrier



La rénovation du site de la rue d'Ulm, que nous venons d'achever, est l'exemple d'un projet réussi, qui supposait de mener à bien un programme ambitieux en s'accommodant d'un grand nombre de contraintes. Pour diverses raisons, en effet, il était impossible de toucher aux façades ou au volume : les règlements de la ville de Paris et les exigences du voisinage interdisaient toute modification de l'extérieur du bâtiment.

Puisque l'enveloppe extérieure devait rester inchangée, il m'a semblé que le plus important était de transformer complètement l'atmosphère intérieure du bâtiment, typique des années 1970. Il s'agissait, en particulier, de faire disparaître toute trace de ces labyrinthes qui caractérisent souvent les espaces de travail de cette époque : ces enfilades de couloirs sombres avec une succession de portes desservant des bureaux isolés. Nous avons donc cherché à gommer cette complexité pour obtenir des espaces au sol très dégagés. À façade et à volume constant, le but était d'offrir un espace de travail lumineux et fluide, qui donne à chaque niveau, à chaque palier, une perception de la grande dimension des plateaux.

Il fallait pour cela trouver une solution simple à une équation assez compliquée, entre ces interdits concernant la structure, une organisation architecturale typique des années 1970, et la complexité d'un programme qui imposait de tenir compte des exigences de plusieurs chaires différentes.

Nous avons proposé de rassembler dans un espace unique à la fois ce qui est de l'ordre des circulations, des salles de réunion séparées de ces circulations par des parois vitrées, des espaces d'attente ou de détente qui font partie de la même logique, et même, selon les étages, des espaces de bibliothèque ou de lecture, également vitrés.

Nous avons fait en sorte, par le jeu des continuités et des transparences, que les zones de travail en commun et les autres espaces collectifs forment un seul espace, baigné de lumière, complètement différent de l'ancien état du

bâtiment. Cet espace collectif, blanc, lumineux, réemploie les pavés de verre existant sur la cour pour donner un espace stylisé qui évoque un loft.

L'autre espace, dans les étages, cette fois côté rue, est celui des zones de travail individuel : les bureaux, les espaces d'intimité, de réflexion solitaire. Ils ont été complètement rénovés, dans le même esprit que sur le site Marcelin Berthelot, avec la même dominante blanche sur les murs et le mobilier. Il y a donc une unité de ton, une continuité de style clairement perceptible.

Nous voulions la plus grande simplicité possible. Nous avons recherché ce résultat par un travail sur la simplicité des volumes, la lumière, les matériaux. Je souhaitais employer le minimum de matériaux. Le projet s'y prêtait. Il y a du blanc, du bois, un seul modèle de luminaire décliné en deux tailles, etc. Le résultat est d'une grande sobriété. Il inspire le calme. Les chercheurs auront un cadre de sérénité.

Les espaces de travail sont spacieux et confortables, comportent un mobilier intégré – chacun est libre ensuite d'aménager l'endroit à sa guise. Notre travail, ici, a consisté en particulier à marquer à la fois la rupture et la transition entre les espaces de travail privés et les espaces collectifs. Cette rupture est marquée au niveau de la porte qui assure la communication entre les deux espaces. Je voulais que cette porte soit traitée de façon très massive, avec un gros volet de bois, qui lui donne de l'épaisseur. On tranche ainsi avec les stratégies de construction d'aujourd'hui, où l'on n'utilise que des matériaux minces, des cloisons minces, etc. Cette épaisseur de la porte en bois, en imposant son volume, donne de l'importance à l'entrée dans le bureau. Elle est encore soulignée par un petit éclairage intégré.

Pour résumer, le parti-pris de cette rénovation, dans les étages, était de produire ces espaces collectifs continus, très lumineux, fluides, avec pour seules séparations ces élégantes cloisons vitrées pourvues de stores. Avec ces grands tableaux, qui en réalité sont plus que des tableaux : de véritables murs sur lesquels on peut écrire,



Salle de réunion vue du couloir

et qui descendent jusqu'au sol. Il me paraissait important, dans un bâtiment destiné à des chercheurs, d'insister sur cette mise en scène de l'intuition, du graffiti, de l'écriture spontanée et éphémère d'une pensée qui cherche, tâtonne, efface et recommence. Le tableau n'est pas ici une simple pièce de mobilier : il fait partie intégrante du bâtiment.



Salle de conférence

De fait, à chaque palier, ce qu'on voit en entrant, au fond de l'espace de circulation, c'est cette salle de réunion vitrée avec ce grand tableau, qui inscrit dans les murs la fonction de ce bâtiment voué à la science et à la recherche. Et on voit ces belles portes en bois qui commandent l'espace des bureaux, bien protégé, bien isolé acoustiquement.

Le traitement du rez-de-chaussée est spécifique : c'est là que se trouvent les espaces de conférences et de réception du bâtiment. Toujours sans toucher aux volumes, nous avons cherché à révéler l'architecture. Pour faire ressortir la beauté possible de cette architecture des années 1970, nous avons conservé le grand hall vitré, en gardant les ouvertures vitrées même pour la salle de séminaire, où elles sont filtrées par des panneaux coulissants en métal tressé, qui permettent de moduler les transparences : la rue est visible depuis la salle, alors que l'intérieur est à l'abri des regards.

Ainsi, la salle de séminaire est en quelque sorte dans la rue : entre les deux, entre l'espace public – la rue, à l'extérieur – et la salle de séminaire, s'installe une vision réciproque, mais contrôlée, contrôlable par ce système de volets. De même, pour le grand hall d'accueil, on a insisté sur cette communication entre la rue et la recherche – une communication rendue impossible dans le cas du siège du Collège de France, place Marcelin Berthelot, par la configuration du bâtiment : on est dans un monument.

Rue d'Ulm, il s'agissait de tirer parti de l'architecture et du rez-de-chaussée vitré pour tisser un lien un peu spectaculaire avec la rue. Il faut imaginer la vue qu'on aura de l'extérieur, le soir, quand les espaces du rez-de-chaussée seront illuminés pour un séminaire, une réunion ou un cocktail. L'idée était de faire en sorte que ces événements soient, d'une certaine façon, mis en scène sur la rue, pour la rue. Que la vie du bâtiment, dans ses espaces et ses aspects publics, aient une certaine visibilité depuis l'extérieur.

Car ce n'est pas n'importe quelle rue : il s'agit de la rue d'Ulm. Là, le Collège de France se trouve en compagnie notamment d'une institution, l'École normale supérieure, qui est souvent identifiée par le nom même de cette rue. C'est donc un lieu très symbolique où cohabitent plusieurs institutions prestigieuses dédiées au savoir : il était normal que la science et la recherche, qui lui sont étroitement associés, deviennent en quelque sorte visibles depuis la rue.

Concluons que cette rénovation est une réussite, malgré les obstacles nombreux que j'ai évoqués. Il faut y ajouter la difficulté de concilier les souhaits des chercheurs – qui ont souvent une idée très précise de ce qu'ils veulent – et les règles spécifiques de l'architecture. Malgré cela, avec des interlocuteurs exigeants et très présents tout au long du projet, nous avons obtenu finalement une très bonne collaboration. La qualité et la beauté du résultat en sont la preuve. ■



Rez-de-chaussée, accueil

Interview de M. Pierre Rosanvallon
titulaire de la chaire d'*Histoire moderne et contemporaine du politique*



Pourquoi la rénovation du bâtiment de la rue d'Ulm est-elle importante pour les professeurs du Collège de France ?

C'est plus qu'un projet architectural : cette rénovation reflète un projet intellectuel et des modes de travail et de collaboration spécifiques. Traditionnellement, dans l'enseignement supérieur et dans la recherche, les lieux de travail sont organisés selon deux modèles : le laboratoire et le bureau. Dans le modèle du laboratoire, le travail collectif est agencé autour des équipements technologiques. Dans les bureaux, l'espace est distribué en cellules de travail individuelles. À ces deux modèles d'espace, il faudrait ajouter celui de la bibliothèque, nécessaire aux deux autres – selon des modalités différentes.

Dans le bâtiment de la rue d'Ulm, on a voulu créer un espace différent pour accompagner et peut-être susciter des modes de travail différents. Le site n'accueillera pas de laboratoire nécessitant un plateau technique spécialisé : les seuls équipements techniques, sur place, sont des ordinateurs. Pas de laboratoire, donc, mais pas non plus une simple juxtaposition de cellules de travail individuelles et isolées. Bien entendu, le travail personnel, individuel, forcément solitaire, reste la base principale du travail intellectuel, et il faut que l'espace soit aménagé en conséquence. Mais on a voulu également faciliter le plus possible les échanges et les rencontres, organiser l'espace de manière à favoriser, et même à susciter des rencontres, formelles ou informelles. On sait bien qu'un des éléments décisifs de l'utilité d'un colloque, ce sont les moments de discussion informelle, au gré des pauses et des rencontres de couloir que permettent ces réunions. C'est pourquoi l'idée qui a inspiré la rénovation de ce bâtiment était de relier le travail personnel et le travail en commun ou en équipe selon les normes classiques du bureau et des salles de réunion, de manière à donner une chance permanente, en quelque sorte, à ces rencontres informelles, qu'il serait évidemment contradictoire de vouloir commander ou programmer, mais que l'on peut favoriser au moyen de l'organisation de l'espace.

D'où ces salles de réunion à géométrie variable, qui peuvent être fermées comme des salles classiques ou bien ouvertes et débordant sur les espaces communs. D'où également la multiplication des espaces de convivialité. Ce n'est pas un immeuble figé, succession rigide de couloirs et de bureaux. L'immeuble alterne espaces ouverts et espaces fermés ou modulables : bureaux, espaces de discussion, espaces de circulation, espaces de travail en commun.

Cette organisation a été conçue en fonction des besoins de disciplines telles que les mathématiques et la physique théorique d'un côté, et de l'autre les sciences sociales du monde contemporain. Il faut noter qu'au Collège, toute une partie des chaires sont des chaires d'érudition, comme les chaires d'orientalisme, par exemple, organisées autour de grandes bibliothèques, rue du Cardinal Lemoine. Il y a donc une logique de réorganisation de ce site de la rue Cardinal Lemoine autour de grandes chaires telles que l'égyptologie, les christianismes orientaux, le Japon, la Chine, les études indiennes. Dans ces domaines en effet, le Collège a constitué dans la longue durée des bibliothèques qui sont parmi les plus belles de Paris, et même pour certaines parmi les plus belles du monde dans leur domaine. Dans ce cas, l'organisation intellectuelle est en quelque sorte subordonnée à l'existence d'une bibliothèque, qui est à la fois au cœur d'une chaire et au cœur des immeubles qui l'abritent.

L'immeuble de la rue d'Ulm correspond à un cas de figure très différent. On y trouve des bureaux, mais aussi des salles de réunion, vitrées et modulables : elles peuvent être complètement ouvertes sur les espaces communs, ou au contraire, closes, pour des réunions en petit comité. À différents endroits, certains espaces font office de salon de discussion, avec une petite cuisine attenante, qui permet d'offrir un café à des invités. De grands pans de murs ont été équipés de rayonnages pour recevoir des livres. Ainsi, plutôt que d'isoler les gens dans leurs bureaux comme dans un bâtiment classique, on a fait le pari de l'interactivité, avec l'idée que les gens qui allaient habiter ces locaux seraient naturellement

amenés, non pas simplement à travailler côte à côte, mais à nourrir des échanges intellectuels et des projets connexes ou communs dans certains cas. Les mathématiciens ont des travaux en commun. Ceux d'entre nous qui travaillent sur le monde contemporain ont beaucoup à échanger, entre disciplines et entre chaires.

Et avec l'extérieur ?

Je ne prendrai qu'un exemple : quand on parle de la rue d'Ulm, on pense aussitôt à l'École normale supérieure. Sa proximité est évidemment un atout supplémentaire. Elle intéresse au premier chef les mathématiciens, ainsi que les spécialistes de physique théorique. En réalité, les collaborations sont nombreuses. On pourrait parler d'une proximité par recouvrements fonctionnels : des professeurs du Collège de France siègent aux conseils scientifiques de l'École. Le président du conseil d'administration de la rue d'Ulm est un professeur du Collège. Moi-même, je préside le conseil scientifique. Ces relations sont devenues presque une tradition. D'autre part, Roger Guesnerie dirige un laboratoire commun en sciences économiques, et il a joué un rôle moteur dans la constitution du campus de sciences sociales très actif qui est en train d'être développé boulevard Jourdan. Mireille Delmas-Marty participe à la mise en place d'un pôle juridique, qui intéresse de plus en plus d'étudiants de l'ENS. Dans les années à venir, il est question de créer un centre d'études dans le domaine politique, et je participerai à ce projet. On le voit, beaucoup d'entre nous ont déjà des liens assez importants avec cette école. Ces liens sont appelés à se renforcer à la faveur de la politique de rapprochement qui est menée actuellement.



Bureau

Ce bâtiment répond donc à une logique intellectuelle, qui transparaît dans son plan et dans son fonctionnement. Je dois ajouter que, si le Collège a la chance de disposer de locaux aussi splendides, il le doit en grande partie à un administrateur qui y a mis toute

son énergie et toute sa passion. Bien sûr, la question des moyens est importante, mais les partis pris architecturaux et esthétiques ont été déterminants : souci de la lumière et des volumes, harmonie des couleurs, choix des matériaux et du mobilier. Le résultat est d'une grande qualité et, tout simplement, d'une grande beauté.

Bien des universités modernes, à Marne la Vallée ou à Saint-Quentin en Yvelines, par exemple, ont des architectures magnifiques – je pense à l'atrium de l'école des Ponts et Chaussées à Marne la Vallée – mais leur aménagement reste généralement très conventionnel. Ici, rien de spectaculaire, mais partout une sobriété élégante et fonctionnelle, raffinée dans le plus grand détail.

S'il fallait caractériser le projet intellectuel qui a présidé à la rénovation de ces locaux ?

L'idée de créer un institut du monde contemporain s'est dégagée peu à peu. Elle s'est imposée intellectuellement parce qu'il se trouve que les centres d'intérêt de plusieurs professeurs présentent des recouvrements et des points de contact. Par exemple la réflexion sur la mondialisation. Mireille Delmas-Marty écrit des livres sur les conditions de l'universalisation du droit et oppose le relativisme culturel et l'universalisation du droit. Roger Guesnerie, en économie, a fait des rapports publics au conseil d'Analyse économique par exemple, sur les problèmes de l'environnement et du réchauffement de la planète. Henry Laurens, qui occupe la chaire d'Histoire contemporaine du monde arabe, est un spécialiste d'une des régions où se concentrent beaucoup des tensions et des questions du monde moderne, que ce soit en termes politiques, économiques, culturels et religieux. Mes propres interrogations sur les transformations de la démocratie contemporaine m'invitent structurellement à développer une démarche de type comparative. De même, la chaire "Rationalité et sciences sociales" qui va être créée traitera de la méthodologie des sciences sociales contemporaines, encore un thème d'intérêt général. Enfin, précisons que la chaire de Philippe Descola, qui s'intéresse aux questions d'anthropologie de la nature, et qui est liée à une bibliothèque très importante – celle du laboratoire d'anthropologie sociale – sera également rattachée à l'Institut du monde contemporain. La question des rapports de l'homme et de la nature et le problème du rapport entre âge et représentation de l'humanité sont de grands thèmes de la modernité.

On le voit, c'est donc un projet intellectuel ambitieux et très cohérent qui se met en place à la faveur de cette réorganisation. ■

Interview de M. Pierre-Louis Lions
titulaire de la chaire d'*Équations aux dérivées partielles et applications*



Quand on entre dans le bâtiment, on est frappé d'abord par la beauté des lieux. Cette beauté esthétique accompagne une indéniable réussite architecturale. L'impression générale est celle d'une sorte de profusion d'espace : larges couloirs lumineux, aménagement de lieux de rencontre et de réunion modulables, etc. Luxe suprême, dans un monde universitaire où l'on est toujours menacé de manquer de place.

Au-delà de ces premières impressions, la question est de savoir comment fonctionnera ce bâtiment, à quel usage il va servir.

Plusieurs remarques, sur ce point. Il faut d'abord évoquer sommairement le fonctionnement des mathématiques parisiennes, qui détermine en grande partie la forme de notre activité. La politique actuelle du CNRS est de regrouper les équipes en gros laboratoires – qui restent évidemment très petits par rapport à des laboratoires de physique, par exemple. En mathématiques, les professeurs du Collège de France – du moins les Français Alain Connes, Jean-Christophe Yoccoz et moi-même, la situation de Don Zagier étant un peu particulière à cet égard – gardent toujours un contact avec des laboratoires du CNRS, qui sont à la fois un label et une source de financement. En revanche, au Collège de France, le fonctionnement traditionnel des mathématiciens n'est pas de constituer des laboratoires. Est-ce à dire que les mathématiciens, dans le cadre du Collège, ont simplement besoin d'un bureau où ils travaillent et dont ils ne sortent pas ? Non. Un fonctionnement par chaire individuelle, sans laboratoire intégré, n'exclut pas qu'il puisse y avoir d'autres projets. Ni, surtout, un investissement dans la vie collective du bâtiment.

Le professeur Yoccoz et moi-même sommes ravis d'être installés à proximité d'autres collègues avec lesquels nous avons des interactions ou des collaborations. Jean-Christophe Yoccoz a développé des collaborations importantes avec des biologistes. En ce qui me concerne, pour mes activités actuelles, la présence d'économistes dans les étages est précieuse. La proximité de Roger

Guesnerie, par exemple, est importante : nous avons souvent des échanges, notamment sur des sujets d'économie mathématique. Il y a des interactions fortes entre économie, finances et mathématiques. De ce fait, beaucoup de sujets – en mathématiques financières, en théorie des jeux, etc. – se situent à la limite de nos intérêts respectifs. Il n'y a pas forcément de véritable recoupement, mais il y a néanmoins matière à engager des réflexions communes, des interactions voire des actions conjointes. Dans cette perspective, les petites salles de travail prévues à chaque étage sont particulièrement commodes.

En outre, dans une discipline comme la mienne – les mathématiques appliquées – on est amené à rencontrer toutes sortes d'interlocuteurs dans le domaine scientifique ou technologique. Il y a souvent des réunions en petit comité, avec des personnes extérieures au Collège de France : ingénieurs, au sens large, dirigeants d'entreprise, mathématiciens, informaticiens, physiciens, etc. Il est donc précieux de disposer de salles de réunion à proximité des bureaux.

Enfin, la présence d'une salle de séminaire est un élément essentiel pour l'animation de la vie scientifique du site. Je dois préciser que le séminaire que j'anime au Collège de France dépasse de beaucoup le cadre du cours : c'est en effet un séminaire annuel, permanent. C'est un cadre de travail, de rencontre et de discussion,



Espace de convivialité



Salle de réunion

organisé à heure fixe, chaque semaine, toute l'année. Avec ces rendez-vous très réguliers, c'est devenu un lieu d'échange et d'interaction très naturel. J'ai voulu en faire un séminaire de référence en mathématiques appliquées, un lieu de rencontre pour tous les spécialistes de ce domaine, en région parisienne, quelle que soit leur université ou leur organisme d'origine. J'essaie de lui donner une audience nationale grâce à internet.

Sur place, le séminaire est une occasion de rencontre et de discussion. Et les locaux sont organisés de telle façon qu'il suffit de monter d'un étage pour poursuivre la réflexion et le travail : c'est un agencement très approprié aux modes de fonctionnement qui sont les nôtres.

Du point de vue du bâtiment, donc, tout est fait pour faciliter ce type d'activités. Il regroupe des professeurs d'horizons différents, et est idéalement agencé pour permettre le travail en groupe, sous différentes formes. Mais il a encore un autre atout, aux yeux des mathématiciens : du fait de sa localisation même, il est au cœur de la vie mathématique parisienne, au centre du quartier où se déroulent la plupart des événements qui intéressent les mathématiciens. D'une part, en effet, nous sommes à deux pas de la rue Pierre et Marie Curie, où se trouve l'institut Henri Poincaré, la Maison des mathématiciens. D'autre part, le nom de la rue d'Ulm évoque évidemment celui de l'École normale supérieure : or on sait le rôle crucial que joue cette école pour la formation des jeunes mathématiciens en France. Comment imaginer alors qu'un bâtiment situé à l'entrée de la rue d'Ulm et abritant des mathématiciens ne devienne pas tout naturellement un lieu privilégié de collaboration avec l'École normale supérieure, surtout dans le cadre de la politique actuelle de rapprochement entre les deux institutions. Cette concentration des activités mathématiques dans un voisinage très proche est une chance extraordinaire, à mes yeux.

De plus, au-delà des rencontres rendues possibles par le bâtiment et sa localisation, et sans aller jusqu'à accueillir

de véritables laboratoires – appartenant au Collège de France ou associés à lui – cette structure permet aussi d'accueillir pour un temps donné de petites équipes de chercheurs pour des projets de durée limitée. C'est le mode de fonctionnement que Jean-Christophe Yoccoz et moi-même avons décidé d'adopter, en liaison avec Alain Berthoz et l'institut de biologie, qui sont partie prenante du projet qui va être mis en place sur le thème de la neurocomputation : un certain nombre de bureaux seront mis à la disposition, pour quatre ans, d'une équipe de biologistes liés à l'École normale supérieure.

J'aime beaucoup cette idée d'avoir une équipe pendant quelque temps, sans engagement contraignant dans la durée, comme ce serait le cas si l'on avait constitué un véritable laboratoire, avec toutes les pesanteurs institutionnelles que cela représente. La science bouge à grande vitesse : aucune structure permanente ne peut répondre aux besoins sur la longue durée, hormis les structures très stables et monothématiques qui creusent un sillon de façon suivie et approfondie – et il y a déjà bien assez d'organismes de ce type dans la recherche française. La recherche de qualité planifiée, je n'y crois pas. Je crois au hasard des rencontres, à l'intérêt, à la curiosité réciproque. Il s'agit donc d'éviter de recréer des structures lourdes, et de se doter au contraire d'une structure de petite taille, souple et réactive.

Il faut néanmoins un substrat, un lieu. Ce bâtiment constitue un support idéalement dimensionné pour un fonctionnement de ce type. Il offre en effet une certaine disponibilité de locaux, trop limitée pour éviter la constitution de laboratoires, mais suffisante pour des équipes légères et des projets limités dans le temps. C'est une chance à saisir pour monter de beaux projets,



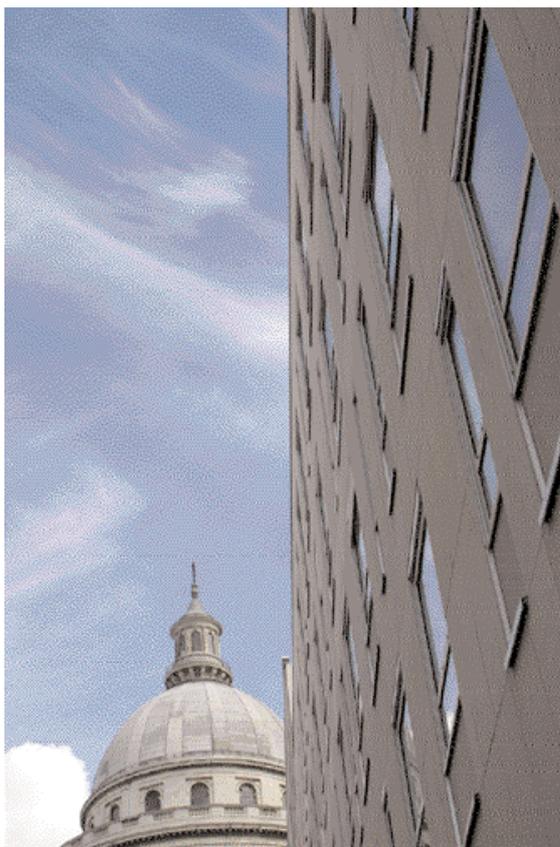
Couloir

innovants et dynamiques. En invitant des équipes sur des projets spécifiques, on travaille ensemble sur un sujet précis et au bout d'une période donnée, on se sépare et chaque équipe suit son propre chemin. C'est un procédé bien adapté à des aventures pluridisciplinaires : au sein d'une même discipline, en effet, si les gens travaillent bien ensemble, ils ont tendance à former un laboratoire. Un projet pluridisciplinaire est d'une autre nature, et ne se transforme presque jamais en laboratoire. Mais disposer d'un lieu de rencontre où les gens peuvent participer à un projet commun est une très bonne solution, particulièrement dans le domaine des mathématiques appliquées.

C'est pourquoi il est dans mon intention de renouveler sur d'autres sujets, au gré de mes aventures scientifiques,

l'expérience que nous sommes en train de mettre en place dans le domaine de la neurocomputation. Ce que j'envisage, compte tenu de la disponibilité des locaux, c'est de réunir sur un sujet donné de toutes petites équipes, composées de gens qui ont des postes par ailleurs, mais avec lesquels on poursuit pendant un certain temps un travail commun spécifique. Ce choix répond à un souci d'ouverture. Au contact de ces équipes, nous avons des choses à apprendre, et peut-être cela débouchera-t-il sur de véritables collaborations, plus durables. Le site de la rue d'Ulm devient ainsi un lieu de rencontre et d'expérimentation du travail en commun. Un lieu d'échange, avec une gradation de formes : très souple quand il s'agit de séminaires, plus institutionnalisé quand il est question de projets de recherche communs, mais toujours avec des limites de durée. ■

Interviews réalisées par Marc Kirsch



Façade du bâtiment Ulm.



titulaire de la chaire de
*Biologie moléculaire des
plantes* de 1995 à 1998

À Jozef Schell

par Philippe Kourilsky
*Professeur,
chaire d'Immunologie moléculaire*

Extraits du texte lu lors de l'Assemblée des Professeurs
du 21 mars 2004

Jozef Schell est né à Anvers le 20 juillet 1935. Après des études de zoologie à l'université de Gand, il entreprend une thèse de microbiologie dans un laboratoire versé dans la taxonomie. Pendant son stage post-doctoral, il s'intéresse au phénomène de restriction – modification chez les bactéries. On sait que l'élucidation de ce dernier conduira Werner Arber à la découverte des enzymes de restriction, qui joueront un rôle décisif dans l'émergence de l'ingénierie de l'ADN. Ainsi Jeff Schell fut-il familiarisé très tôt avec la microbiologie moléculaire, avec les éléments extrachromosomiques que sont les plasmides, ainsi qu'avec la manipulation de l'ADN et des gènes.

Cette solide formation en microbiologie, confortée par des stages post-doctoraux en Europe, aux États-Unis et au Canada, dont l'un chez Bill Hayes, alors à Londres, légitima sa nomination comme professeur associé à l'université de Gand, suivie de peu, en 1970, par sa nomination à l'âge de 35 ans, comme professeur de plein exercice dans cette même université. Il travaille aussi à Bruxelles et se voit confier, en 1978, le soin de développer à Cologne un Institut Max Planck dévolu à l'amélioration des plantes. Il sera élu au Collège de France en 1995.

C'est en 1967 que Jeff Schell prit une décision qui allait marquer sa carrière. Il entreprend de collaborer avec son collègue et voisin Marc Van Montagu pour s'attaquer à un problème singulier, celui de l'induction de tumeurs chez les plantes. Le sujet était d'autant plus original que dans le modèle de la gale du collet (*Crown Gall*), la tumorigénicité était liée à une bactérie, alors que toutes les tumeurs humaines et surtout animales dont on avait corrélé l'émergence à un agent infectieux étaient liées à des virus. Le thème était donc considéré comme exotique et beaucoup estimaient qu'il n'y aurait pas grand chose à apprendre de cette bizarrerie de la nature.

Erreur profonde ! La bactérie responsable de la gale du collet avait été identifiée. Il existait déjà une batterie de souches tumorigènes et non tumorigènes d'*Agrobacter* dont *Agrobacterium tumefaciens* était le prototype. Jeff Schell, que son doctorat avait ouvert à la taxonomie, entreprit de les explorer. Avec Marc Van Montagu, il découvrit que les souches tumorigènes, contrairement aux autres, hébergeaient un grand plasmide, qu'ils baptisèrent Ti. Dès 1973, ils imaginèrent que l'ADN de ce plasmide, ou une partie de celui-ci, pouvait s'intégrer dans l'ADN des chromosomes des

cellules de la plante infectée. L'hypothèse, à l'époque invérifiable faute de techniques analytiques appropriées, fut tenue par beaucoup pour gratuite, sinon farfelue. Mais avec la naissance du génie génétique, les outils d'analyse ad hoc virent le jour quelques années plus tard. Jeff Schell et Marc Van Montagu utilisèrent les mêmes méthodologies qui servirent à établir le caractère morcelé de nombreux gènes d'eucaryotes supérieurs, pour démontrer, en 1980, qu'un segment du plasmide Ti était bel et bien intégré dans l'ADN de la plante infectée. Il était probable que des gènes du plasmide Ti, situés dans le fragment intégré, s'exprimaient dans la plante. Mais comment ? Avec quel résultat ? Et pourquoi ? Jeff Schell développa alors l'hypothèse de la "colonisation génétique". Georges Morel et Jacques Tempe avaient montré que le plasmide Ti provoquait la production par la plante de dérivés particuliers d'acides aminés. Jeff Schell postula avec clairvoyance que, si *Agrobacterium tumefaciens* induisait la plante à produire les opines, c'est que ces dernières constituaient une source de carbone que la bactérie était seule à pouvoir utiliser. La tumorigénicité permettait une forme singulière de symbiose, et apparaissait comme la condition d'un équilibre écologique particulier.

A l'évidence, si l'on remplaçait, dans le plasmide Ti, les gènes transférés dans la plante par d'autres gènes, il devait être possible de faire intégrer ces derniers dans le génome de la plante et donc de produire des plantes génétiquement modifiées. Ceci supposait néanmoins de nombreuses mises au point, y compris le savoir-faire permettant d'isoler les cellules végétales transformées et de régénérer la plante entière à partir de celles-ci. En 1983, en même temps que Nester et Chilton aux Etats-Unis, Schell et Van Montagu réussissent à produire la première plante transgénique. Il s'agissait d'une lignée de tabac porteuse d'un gène de résistance à un antibiotique, la kanamycine. Cette réussite dans un système modèle donna le coup d'envoi de l'ingénierie génétique des plantes. Il faut insister sur le fait que la transgénèse végétale, exactement comme la transgénèse animale, est au moins aussi importante pour la compréhension de la fonction des gènes des végétaux que pour la production de nouvelles variétés végétales, les célèbres OGM.

En 1981, Pierre Chambon et moi-même avons fondé la société privée TRANSGENE, qui devint sous l'impulsion de Jean-Pierre Lecocq un laboratoire de génie génétique appliqué de renommée mondiale. Épisode peu connu, nous étions tombés d'accord avec Jeff Schell et Marc Van Montagu en 1983 pour créer une filiale, AGRIGENE. Les actionnaires de TRANSGENE, estimant qu'ils avaient pris assez de risques, refusèrent. Nos deux collègues prirent donc d'autres initiatives, et furent, mais sans nous, un moteur du développement des

OGM. Jeff Schell avait beaucoup réfléchi à leur impact possible. Il était très sensible aux problèmes de la nutrition et de la faim dans le monde, tout comme aux questions d'environnement et à l'écologie scientifique. Il était convaincu, comme beaucoup et comme je le suis moi-même, que la biologie moléculaire des plantes, et les OGM en particulier, pouvaient contribuer de façon importante à la résolution de problèmes rendus encore plus inéluctables par la croissance démographique. Il milita avec force en ce sens. Même si, en Europe, sa voix a été couverte, au nom d'idéologies souvent primaires et grâce à des amalgames généralement grossiers, par des mouvements activistes et politiques qui ont entraîné une partie de l'opinion dans le doute et la suspicion, il en va tout autrement ailleurs dans le monde, particulièrement en Amérique et en Asie. Tôt ou tard, en Europe, la science et la raison finiront – mais à quel prix ? – par s'imposer. Jeff Schell aura gagné un combat posthume que ses nombreux collègues et disciples, de Gand, de Cologne et d'ailleurs, continuent de poursuivre.

Homme calme, au moins en apparence, réfléchi, tenace, Jeff Schell avec sa pipe, sa coiffure un peu hirsute, assortie d'une barbe plus ou moins florissante, avait une dégaine de marin. De fait, il aimait naviguer et était fort expérimenté. Aucun bon marin ne triche avec la mer. Atteint d'une pathologie neurodégénérative, Jeff Schell ne tricha pas avec la maladie. De façon calme, réfléchi, tenace, avec l'honnêteté et la dignité qui le caractérisaient, il quitta sans bruit

sa chaire du Collège de France, avant que la dégradation le gagne et que le mal l'emporte, le 17 avril 2003. Son œuvre de pionnier, hier dans les photocopies des universités, figure aujourd'hui dans les manuels scolaires. Son image d'exception, celle d'un collègue scientifiquement brillant et d'un homme modeste et engagé, restera dans nos mémoires. ■

Le Collège de France a la tristesse d'annoncer le décès de M. Jean-Claude Prével, survenu le 3 mai 2005.

M. Prével était trésorier de l'Institut Pierre Mendès France, membre du conseil d'administration de la Fondation Hugot du

Collège de France, ancien ambassadeur de France au Venezuela.



titulaire de la chaire
d'Anthropologie physique
de 1972 à 1992

À Jacques Ruffié

par Pierre Corvol

*Professeur,
chaire de Médecine expérimentale*

Extraits du texte lu lors de l'Assemblée des Professeurs
du 20 mars 2005

“Nous vivons dans un monde de vieux” [...] disait Jacques Ruffié lors de la leçon inaugurale de sa Chaire d'Anthropologie Physique au Collège de France en 1972. Mais, poursuivait-il, “contrairement aux animaux qui l'entourent et qui représentent des formes spécialisées, figées, l'homme est resté un être jeune et indifférencié”. L'homme a toujours su s'adapter grâce à sa culture aux contraintes de l'environnement mais comment analyser l'influence de l'environnement sur la structure biologique des populations, comment suivre leur migration, leur métissage dans le temps et l'espace, et avant tout comment identifier ces populations que par des critères purement morphologiques ? Telles sont les questions que très tôt J. Ruffié va aborder avec une approche nouvelle, le typage des groupes sanguins.

Issu de la transfusion sanguine – il a été Directeur du CRTS de Toulouse de 1961 à 1972 – J. Ruffié exploite pour la première fois les possibilités offertes par la collecte du sang à d'autres fins que thérapeutiques. Il y a plus de 60 ans, les principaux groupes sanguins A, B, O et Rh avaient été découverts mais ils étaient d'apparition trop anciennes dans l'évolution des espèces (on les retrouve chez les pré-hominien) pour pouvoir servir utilement de marqueurs génétiques en population

humaine contemporaine. En revanche, près de 300 autres facteurs sanguins permettaient d'analyser avec une grande précision les caractéristiques propres d'un individu et d'une population : sous-groupes sanguins, marqueurs leucocytaires (dont les groupes HLA avec J. Dausset), variants des enzymes et des protéines sanguines. Autant d'instruments pour l'étude du polymorphisme humain. Toute sa carrière est esquissée dans le titre de ses travaux de thèse de Médecine puis de Sciences, premier travail d'anthropologie hématologique en Europe continentale : “Les groupes sanguins chez l'homme : étude sérologique et génétique” et “Séro-anthropologie des populations autochtones du Nord des Pyrénées”. À une époque où la structure en double hélice de l'ADN n'était pas encore découverte et où l'utilisation des empreintes moléculaires génétiques était inimaginable, J. Ruffié combine intelligemment et de façon prémonitoire trois disciplines : l'hématologie, la génétique et l'anthropologie.

Pour développer cette discipline nouvelle qu'il appelle “hémoty-pologie”, il prend l'initiative de créer un centre de recherche du CNRS qu'il accole au CRTS de Toulouse en 1960. Ceci lui permet d'étudier dans différentes popu-

lations la présence ou non de certains sous-groupes sanguins, l'existence et la fréquence des polymorphismes de diverses protéines sanguines. Ainsi peut-il suivre ce qui s'est passé dans des temps reculés : la migration de centaines d'hommes qui ont peuplé un continent, leur établissement, les croisements entre populations différentes, l'échange de cultures, leur capacité à s'adapter à des conditions diverses, à répondre aux contraintes de l'environnement par des solutions culturelles.

Ses travaux lui ont permis d'émettre des hypothèses sur les grandes migrations d'Afrique du Nord et d'Afrique Noire, d'Amérique du Sud, d'Asie et d'Océanie. Ainsi a-t-il montré que des rives septentrionales de la Méditerranée à l'Afrique Noire, 27 populations pouvaient être identifiées. Le peuplement du Nord de l'Afrique proviendrait d'une population paléo-négritique très ancienne, puis d'une migration négro-africaine du Sud au Nord et enfin, plus récemment, de trois flux Caucasoïdes provenant de l'Est. Au Liban, on peut suivre les courants de migration en constatant les différences entre facteurs sanguins qui existent parmi les membres de population de même culture. On constate ainsi que les émigrants sont venus se fixer dans un milieu culturel proche de celui qu'ils

avaient quitté. Autre exemple, en étudiant un marqueur sanguin apparu récemment, le facteur Diego, J. Ruffié montre que la présence de ce facteur chez les japonais, les chinois et les amérindiens est un argument de plus en faveur de l'origine extrême-orientale des indiens d'Amérique. Ce facteur est resté assez pur en Amérique, c'est-à-dire peu mélangé, alors qu'il est beaucoup plus dilué en Asie, grand carrefour des migrations et d'échanges culturels et commerciaux. Une synthèse exhaustive de ces recherches à l'échelon mondial a été publiée avec Jean Bernard dans les deux tomes d'une remarquable *Hématologie Géographique*.

Les travaux de J. Ruffié ont profondément modifié l'anthropologie tant dans ses méthodes (recherche d'une définition génétique de l'individu et des groupes humains grâce à des marqueurs biologiques) que dans ses concepts (remplacement de la notion de race, indiscutable dans l'humanité primitive, par le concept de population). Ils ont apporté à la paléontologie humaine et infra-humaine un certain nombre de schémas explicatifs, en particulier dans le domaine de la spéciation, de l'homínisation et de l'évolution diversifiante. Pour Jacques Ruffié, "chez l'homme, les races n'existent pas". Il a défendu que l'évolution de l'homme avait bien plus bénéficié de sa capacité à s'adapter grâce à la culture que du jeu de mutations bénéfiques ; en jouant sur la culture – et non sur l'organique – l'homo sapiens renverse le terme de la sélection. Au palier humain, d'après J. Ruffié, ce n'est plus le milieu humain qui façonne le patrimoine héréditaire, c'est la population – c'est-à-dire le patrimoine – qui façonne le milieu.

La carrière, la pensée et l'influence de J. Ruffié sont indissociables de ses fonctions de chercheur et de

responsable de la transfusion sanguine. Et retracer sa contribution, c'est aussi analyser l'évolution de la transfusion et sa place dans la société au cours de ces quelques cinquante dernières années. J. Ruffié, qui a toujours plaidé pour un don gratuit du sang, a ouvert la transfusion sanguine à la recherche en génétique des populations. Au milieu des années 80, il devient Président de la Fondation Nationale de Transfusion sanguine (FNFS). Il faut savoir que les centres de transfusion sanguine régionaux ou dits nationaux étaient alors gérés par des associations de bénévoles, de type loi 1901. J. Ruffié se rend compte alors des insuffisances et des manques de rigueur à l'origine de la contamination du sang. Il propose des réformes aux autorités administratives et politiques. Mais l'insuffisance de l'administration alliée à la volonté des dirigeants de la FNFS conduit à une situation de crise et à son départ. Plus tard, il esquisse avec Philippe Rouger un projet de loi qui conduira à la loi dite "du 4 Janvier 1993 relative à la sécurité en matière de transfusion sanguine et de médicaments". Elle préfigure la création récente d'un établissement public, l'Établissement Français du Sang.

J. Ruffié était un homme de conviction et combat, comme en témoignent son engagement dans la résistance dans l'Aude dès les premières heures de la guerre, alors qu'il était jeune étudiant en médecine à Toulouse, ses luttes contre le racisme et l'antisémitisme. C'était un humaniste qui s'appuyant sur l'absolue suprématie des populations clamait son espoir dans l'évolution de l'homme. Dans ses nombreux ouvrages, notamment *De la Biologie à la Culture ; Le Traité du Vivant*, il développe les différentes théories de l'évolution, les problèmes posés par les races humaines et le racisme. Il insiste sur ce que les différences perçues entre

groupes "raciaux" sont bien plus culturelles que biologiques, même si on a confondu longtemps les deux domaines, ce qui a pu donner aux théories racistes une allure pseudo scientifique.

En 1980, il lance le terme de médecine prédictive, persuadé qu'il sera possible un jour de prévoir et sans doute de prévenir l'apparition de certaines maladies en fonction de caractéristiques sanguines. Il anticipe ainsi la génétique des facteurs de prédisposition au risque cardiovasculaire, cancéreux ou autres ; il prévoit les implications de cette médecine prédictive au niveau individuel (l'autogestion de sa santé par le patient), au niveau sociétal et économique (diminution de l'incidence et de la prévalence des maladies évitables ; répercussions économiques sur les dépenses de santé).

Outre son œuvre de précurseur en génétique des populations, J. Ruffié laisse un exemple de grande érudition, de continuelle curiosité scientifique, et d'une prise de responsabilité politique pour faire évoluer l'organisation et le rôle de la transfusion sanguine dans notre pays. ■



titulaire de la chaire
d'Ébreu et araméen de
1972 à 1994

À André Caquot

par Jean-Marie Durand
*Professeur,
chaire d'Assyriologie*

Extraits du texte lu lors de l'Assemblée des Professeurs
du 20 mars 2005

André Caquot était né le 24 avril 1923 à Épinal. Les études furent d'emblée son affaire : lycéen surdoué, il entra, de fait, premier au concours de l'ENS de la rue d'Ulm en 1944, où son séjour dura de 1946 à 1949. Ce sont les langues qui eurent tout de suite ses faveurs, bien sûr, vu l'époque, les langues classiques anciennes. Il choisit pour la sortie de Normale l'agrégation de grammaire, où il ne pouvait qu'être à nouveau premier.

À côté de ces "obligations d'École", il avait néanmoins déjà commencé l'apprentissage des études sémitiques anciennes. À cette époque les meilleurs maîtres se trouvaient à l'École Pratique des Hautes Études, IV^e et V^e sections : avec Isidore Lévy, Édouard Dhorme, Charles Virolleaud, Marcel Cohen, James G. Février, ou André Dupont-Sommer.

Les langues sémitiques se caractérisent, à la différence des idiomes indo-européens, par une exceptionnelle clarté morphologique, due à une très grande stabilité phonétique et les structures verbales se correspondent nettement de langue à langue, ce qui fait que beaucoup de formes ou de termes akkadiens du III^e millénaire av. J.C. sont toujours compris par les Bédouins actuels. Pour qui a le goût des langues, en apprendre une dans le domaine sémitique apporte la tentation naturelle de faire au moins un tour chez les autres. Pour André Caquot le tour se transforma

en périple. Il avait très vite dominé l'hébreu et ses langues sœurs l'araméen du premier millénaire avant l'ère chrétienne et les autres araméens; il y joignit la lecture des classiques arabes et les différentes sortes d'éthiopien.

C'était le moment où la recherche française venait de faire, grâce à Charles Virolleaud, une percée spectaculaire en déchiffrant les tablettes retrouvées en Syrie sur le site de l'antique Ougarit, près de Lattaquié. Elles utilisaient le plus vieil alphabet au monde pour noter non seulement une langue sémitique nouvelle des XIV^e et XIII^e siècles avant notre ère, du genre dit "occidental", mais surtout pour enregistrer des mythes ouest-sémitiques dont les récits et même les expressions étaient autant de précurseurs de la Bible.

Au même moment, une autre découverte inattendue devait fournir à André Caquot un inépuisable sujet de recherches : celle faite à Khirbet Qoumrân, près des bords de la mer Morte, des restes d'une bibliothèque de plusieurs centaines de rouleaux – ou fragments de rouleaux – hébreux et araméens, de la fin du Second Temple.

Ougarit et Qumrân : ces deux nouveaux corpus ouest-sémitiques devaient rester le champ privilégié des recherches d'André Caquot pendant sa longue carrière scientifique, jusqu'à ses tous derniers moments.

André Caquot n'a pas été qu'un grand lecteur de livres et il sut avoir en Orient un contact direct avec les pays de langues sémitiques ainsi qu'aux états actuels de ces dernières. Son expérience de l'Orient débuta lorsqu'il fut nommé pensionnaire à l'Institut Français d'Archéologie de Beyrouth de 1949 à 1952, puis membre de la Mission Archéologique Française en Éthiopie en 1953-1954. Ces deux séjours lui donnèrent la pratique des langues dont il lisait couramment les littératures. Mais, il eut toujours un intérêt particulier pour les textes anciens et les aspects classiques de ces langues sémitiques : il avouait ne trouver d'intérêt à l'archéologie que dans sa dimension de pourvoyeuse d'inscriptions, surtout s'il s'agissait de textes littéraires, avec l'espérance qu'ils traiteraient de sujets religieux, son véritable domaine de recherche.

Il était dans l'ordre des choses qu'en 1951 il obtienne le titre d'élève diplômé à la V^e Section de l'École Pratique des Hautes Études, dite des Sciences religieuses.

C'est dans la même Section qu'à trente-deux ans, il obtint, en 1955, la chaire "Religions sémitiques comparées", qu'il cumula, de 1957 à 1960, avec celle de chargé d'enseignement de l'histoire des religions à la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, puis, de 1964 à 1968, avec celle de chargé d'enseignement

de l'hébreu et de l'histoire de la religion d'Israël à la Sorbonne.

En 1972, quand son maître André Dupont-Sommer arrêta son enseignement au Collège de France, il lui succéda dans la chaire d'«Hébreu et Araméen». André Caquot devait occuper cette chaire jusque en 1994 ; il y poursuivit ses recherches dans ses domaines de prédilection, la Bible hébraïque, les manuscrits de Qoumrân, la littérature intertestamentaire attestée en particulier par des manuscrits éthiopiens, les textes mythologiques ougaritiques et les principaux documents de l'épigraphie ouest-sémitique. Il anima également tout le domaine de l'Orientalisme, assumant la présidence de la Société Asiatique, de la Société des Études juives, de la Société des Études Renaniennes et de la Société des Études Samaritaines, tandis qu'il tint très longtemps le rôle de secrétaire de la Société d'Histoire des Religions. Au CNRS, il dirigeait en même temps l'équipe de recherche mixte d'Études sémitiques. Il fut, en 1992, le président du XIV^e Congrès de l'*International Organization for the Study of the Old Testament*.

Dès 1977, il fut élu membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres au fauteuil d'Henri-Irénée Marrou. Il en fut le président en 1986. Il reçut naturellement tous les honneurs et les distinctions qui sont dispensés à l'un des principaux représentants de l'université française, même si par tempérament il cherchait plutôt à éviter foules et assemblées, même brillantes.

Il est impossible d'évoquer ici tous ses travaux et publications, au sein desquels les livres furent pourtant rares, et ainsi toujours manquante la fameuse thèse à laquelle pourtant sa génération se soumettait longuement. Il nous a donc laissé surtout des articles fondamentaux, mais relativement courts.

C'était d'ailleurs l'état d'esprit des maîtres de l'orientalisme ancien de la première partie du XX^e siècle, où l'on exerçait une très grande acribie philologique en vue de produire des traductions extrêmement élaborées, plutôt que de vastes ensembles où le bon sens pouvait ressentir une impression de vertige. Cela était dû à la conscience aiguë d'accéder à des terres nouvelles où il importait avant tout de procéder à des reconnaissances préalables et à des inventaires. La situation a beaucoup changé, peut-être pas toujours pour le bien de la recherche.

Il se méfiait en tout cas beaucoup des idées générales à la Renan et, plus que son maître André Dupont-Sommer, il hésitait devant la restitution de textes sans parallèles. Son approche biblique s'appuyait sur une comparaison lexicale étendue aux diverses langues sémitiques anciennes – qu'il maîtrisait personnellement dans leur diversité – et aux traductions en grec lorsqu'il s'agissait de mots rares.

À l'encontre de l'exégèse actuelle, sa familiarité avec la littérature ougaritique lui avait donné le sens de l'Antiquité ; il avait ainsi le sentiment du caractère ancien d'une partie de la Bible, même si ces rédactions avaient ensuite été revues et réécrites, lors de rééditions plus récentes. Son commentaire des *Livres de Samuel* (1994), résumé d'une collaboration à la *Traduction Œcuménique de la Bible (TOB)* et fruit d'un enseignement de plusieurs années au Collège de France, montre qu'il tenait compte d'une rédaction de l'œuvre en plusieurs étapes.

Il me manque, néanmoins, la compétence pour tenir sur l'œuvre d'André Caquot des propos qui dépasseraient la simple admiration et puissent être autre chose que l'écho des témoignages qui lui ont déjà été rendus par des savants plus autorisés.

Je lui garde, depuis mon propre domaine de spécialité, une grande reconnaissance d'avoir su donner une traduction des mythes ougaritiques bien plus cohérente et utilisable que la plupart des versions en vernaculaires modernes, souvent marquées au sceau de la déraison. Lui-même, à ses cours dont j'ai pu être l'auditeur, souriait souvent d'un comparatisme débridé qui faisait interpréter les textes ougaritiques à grands coups de dictionnaires arabes, alors que la lecture même du texte ougaritique, après collation, devait être changée : il s'amusait de tant de science sur un texte inexistant !

Je sais aussi, par une fréquentation personnelle, à quel point sa curiosité était toujours en éveil, prête à s'ouvrir à d'autres domaines, comme le montrent ses dernières recherches sur la traduction arabe de la Bible par Saadiah Gaon. La saga d'André Caquot raconte qu'il consacrait chaque été à l'apprentissage d'une langue nouvelle. Un été le vit aborder l'étude du japonais.

André Caquot est de ces savants qui ne sont pas remplacés, car avec eux disparaît une part du savoir humain : sans doute par réserve, mais aussi par manque de temps, il ne nous a pas tout transmis de ce qu'il avait constaté au cours de ses immenses pérégrinations dans les littératures.

De l'homme, ceux qui ici ont eu l'avantage de l'avoir pour collègue gardent certainement le souvenir de sa politesse à l'ancienne et de sa facilité de rapports.

De la personne privée je sais peu. Il n'était pas de mise à l'époque d'avoir accès au monde privé de nos maîtres. ■

Merci à mon collègue et ami, André Lemaire, directeur à la IV^e Section de l'EPHE, correspondant de l'Institut, un des principaux élèves du maître disparu, qui m'a permis de mieux rédiger cette notice.

AGENDA



Colloque de rentrée du Collège de France

CROYANCE, RAISON ET DÉRAISON

Comité d'organisation :
J.-P. Changeux,
Ph. Descola,
A. Fagot-Largeault,
G. Fussman,
A. de Ricqlès,
Professeurs au Collège de France

13 et 14 octobre 2005

Amphithéâtre Marguerite de Navarre
11 place Marcelin-Berthelot - 75005 Paris - Tél. +01 44 27 31 47
www.college-de-france.fr



Entrée libre
sans inscription

Texte de présentation

Une grande partie de l'humanité pose en principe l'existence d'une différence radicale entre l'animal et l'homme, ce dernier seul étant capable de croyance, c'est-à-dire de jugements intuitifs, et de raison, c'est-à-dire de capacité de démonstration discursive. Le plus souvent, croyance et raison sont considérées comme opposées et parfois même radicalement incompatibles.

Le présent colloque n'entend pas se laisser prendre à ce piège. En s'appuyant sur les avancées récentes de la génétique, de la biologie moléculaire et de l'imagerie cérébrale, les participants essaieront de marquer la différence entre l'animal et l'humain autrement que par postulat. Ils essaieront de montrer que croyance et raison sont des acquis génétiques, historiques et sociaux dont l'opposition ne recouvre pas celle entre croyances et connaissances scientifiques.

Si la raison nous permet de peu à peu comprendre le mécanisme de ces acquisitions, elle ne garantit ni contre les dérives des savants, ni contre celles des croyants. Historiens et philosophes nous le rappelleront, pour – espérons-le – éviter le retour de celles-ci.

Programme disponible sur le site internet et envoyé sur demande.

III^e CONCERT LITTÉRAIRE

Batallas, caprichos y folías de
Don Quixote, luz y espejo de la
caualleria andante



organisé par la chaire de
*Littératures modernes de l'Europe
néolatine*

Amandine Beyer, *violon baroque*
Alba Roca, *violon baroque*
Baldomero Barciela, *viole de gambe*
Chiao-Pin Kuo, *clavecin*
Ronaldo Lopes, *théorbe*

Mardi 28 juin 2005, à 17 heures
Amphithéâtre Marguerite de Navarre

Le monde du "hardi chevalier" Don Quichotte laisse des traces remarquables dans la tradition musicale en Espagne. Andrea Falconieri, qui travailla à Madrid vers 1620 et Jean-Ferry Rebel qui y passa presque cinq ans de sa vie entre 1700 et 1705 nous ont légué des œuvres dans lesquelles resurgit l'écho de l'imaginaire et des scénarios du *Don Quichotte* : la grandeur et la noblesse des gestes, les appels militaires, les doutes, les assauts du réel, surtout chez Rebel. Sa sixième sonate – la plus dense et la plus rêveuse de tout le programme – évoque la double

vision du monde du chevalier errant, ses armes et ses caprices. La seconde partie du concert, plus méditative, nous introduit, grâce à la *Canzona* et à la *Passacaille* de Falconieri, aux effets de la folie, aux sursauts de la fierté et enfin à la mélancolie, si profonde et si vaine, de devoir "*mourir sage et vivre fou*".

Premier jour philatélique

Timbre Raymond Aron
7 octobre 2005

TOUTE L'ACTUALITÉ SUR WWW.COLLEGE-DE-FRANCE.FR

La Lettre du Collège de France

Directeurs de la publication : Jacques GLOWINSKI, Administrateur du Collège de France et
Florence TERRASSE-RIOU, Directrice des Affaires culturelles et relations extérieures

Direction éditoriale : Marc KIRSCH - Patricia LLEGOU

Conception graphique : Patricia LLEGOU - Relectrice : Céline VAUTRIN

Crédits photos : © Collège de France, PATRICK IMBERT - Reproduction autorisée avec mention d'origine.
ISSN 1628-2329 - Impression : CAPNORD

11 place Marcelin-Berthelot – 75231 Paris cedex 05

INFOS C.L.A.S.

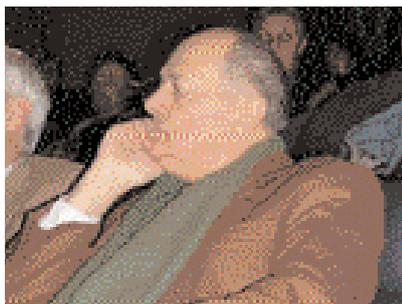
À deux reprises cette année, le CLAS a proposé au personnel, la projection d'un épisode de la série "Mémoire du Collège de France" consacrée aux professeurs du Collège de France.

Ces films avaient initialement une durée de quatre heures. M. Gilles L'Hôte, ingénieur audiovisuel, a réalisé des montages pour nous présenter des versions de cinquante-cinq minutes.

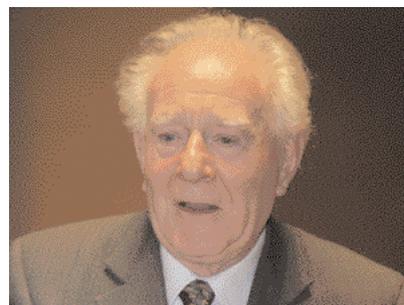


Gilles L'Hôte

La première projection était consacrée à M. André Miquel, titulaire de la chaire de *Langue et littérature arabes classiques* de 1976 à 1997 et administrateur de 1991 à 1997.



André Miquel



Jean Delumeau

Le second film était un portrait de M. Jean Delumeau, titulaire de la chaire d'*Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne* de 1974 à 1994.



Le 22 avril dernier, un documentaire intitulé "Le banquier des humbles" d'Amirul Arham a été projeté en présence du réalisateur. Ce documentaire était consacré au nouveau système bancaire mis en place au Bangladesh par le Pr Muhammad Yunus, économiste bangladais. Les personnes présentes ont pu questionner le réalisateur à la suite de la projection. ■

CHORALE

À l'occasion de la fête de la musique, les chanteurs du Collège se produiront le **vendredi 24 juin 2005, à 13h30**, dans la cour d'honneur, ou dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre si le soleil n'est pas au rendez-vous.

À la suite de cette manifestation, d'environ une demi-heure, le CLAS offrira à toutes les personnes présentes le verre de l'amitié qui clôturera le mandat de l'équipe sortante. ■

Soyez les bienvenus...

MOUVEMENTS DE PERSONNEL À LA DIRECTION DES RESSOURCES HUMAINES

Véronique GUDIN
Gestion des personnels enseignants
et des bibliothèques
01 44 27 11 86

Bérangère LE TENAFF
Gestion des personnels ITRF
01 44 27 11 25

Murielle VENITUS
Gestionnaire de personnel, adjointe
au chef de service
01 44 27 11 84

LETTRE OUVERTE

ETA ROSENBAUM (1928-2004)



*Transportée par une envie irrésistible d'exprimer
l'impression de beauté offerte par la nature,
Troll se met en retrait et applaudi*

Jean Monneret

Etelka Troll est née le 23 septembre 1928 à Szentbékallá en Hongrie. Elle vécut à Budapest jusqu'en 1956. Puis elle s'installa en France et termina ses études à Paris. Elle rencontra Georges en 1959 et l'épousa quelques années plus tard. Elle travailla dans le laboratoire de Madame Tixier-Vidal de 1969 à 1990. Dynamique, persévérante, elle fut aussi une sportive accomplie. Elle excellait en patinage artistique et remportera d'ailleurs un championnat en Hongrie. Elle laisse le souvenir d'une femme sensible, dotée d'une forte personnalité, passionnée de peinture dont on

retient l'accent un peu rocailleux. Son fume cigarettes lui donnait des airs de grande dame, ce qu'elle était !

C'est de façon totalement autodidacte, après de nombreux tâtonnements qu'elle a réussi à maîtriser d'abord le maniement des couleurs puis progressivement le graphisme et la composition. C'est d'abord timidement, à travers des croquis, que sa passion pour la peinture s'est révélée pour ne plus la quitter. Elle a choisi l'huile pour s'exprimer et s'y consacra durant plus de trente ans. Ces voyages ont été pour elle, une source d'inspiration (Venise, Corfou, l'Afrique du Nord...). Elle recréait une sorte d'Eden peuplé de fleurs aux couleurs ravissantes où il faisait bon vivre. Les artistes de la Palette de la Cité ont reconnu son talent en lui décernant une médaille de bronze. Elle a exposé régulièrement aux salons des Indépendants et d'Automne et participé à de nombreuses expositions. Entre 2000-2004 après une attaque cérébrale et de nombreux ennuis de santé, Eta a dû réapprendre à peindre. N'ayant jamais renoncé à ses projets, elle a surmonté les épreuves avec dignité et courage. Elle laisse une œuvre de 250 toiles ainsi que de nombreux dessins et aquarelles.

Vous pouvez voir une sélection de ces tableaux sur le site créé par son mari, Georges : <http://rosenbaumg.free.fr>. ■

Georges Rosenbaum
et Gérard Blanc

JEAN-MARC LUISADA OFFRE AU COLLÈGE DE FRANCE
UN BOUQUET DE MAZURKAS

Une quarantaine de fleurs différentes, écloses entre 1835 et 1849, voilà ce qu'est venu nous restituer le 15 avril dernier Jean-Marc Luisada, dont je me rappelle qu'il fut baptisé prodige dès le berceau déserté.

À dire vrai, davantage que Chopin, ma curiosité était venue écouter celui que son élève Wilhelm von Lenz a reconnu comme l'unique pianiste polonaise, celui qui se devait, à lui-même comme aux autres, de prêter le chant de sa Pologne au vent de liberté qui soufflait dans les salons de la Monarchie de Juillet.

Dans le toucher presque immatériel de l'orfèvre Luisada, la fermeté le dispute à la délicatesse pour ciseler, chaque fois, un bijou aussi menu que richement doté, issu du folklore mais transcendé par la pensée du compositeur. Le poignet gauche assure la solidité d'un édifice qui laisse courir la main droite avec une étonnante fluidité et une liberté subtilement contenue. La conduite du rubato, l'apparente antinomie repérée dans le jeu des deux mains – l'une des clés de l'interprétation de la

musique de Chopin, qui fut avant tout un improvisateur légendaire – tiennent pour certains pianistes d’une véritable quadrature du cercle, résolue quelquefois par un pathos et une grandiloquence pouvant confiner à la vulgarité. Rien de tout cela chez Jean-Marc Luisada. D’un pétilllement de notes il offre un discours clair, aux couleurs fruitées et si justes quant elles mènent de la gaieté à la nostalgie, dans ce langage musical jamais uniforme qui oscille entre le tonal et le modal ou se laisse doucement aller au chromatisme discrètement saupoudré dans ces pièces. Chacune des Mazurkas y retrouve sa personnalité.

On reconnaîtrait presque une filiation avec le Clavier bien Tempéré de J.-S. Bach. Limpide comme l’eau qui coule de la source, sans aucun geste superflu, le jeu est aussi dépouillé que l’interprète qui va s’effaçant devant le monument qu’il est en train de bâtir. Sans doute n’est-ce pas seulement Jean-Marc Luisada que nous avons couvert de ces applaudissements qu’il reçoit avec une sorte de gêne, mais encore un Chopin somptueusement proposé par les doigts d’un musicien hors norme. ■

Patrick Laurens

RETOUR À ULM

Prologue

“Tu t’en vas rue d’Ulm ! Bonne chance à l’E.N.S !”

Question de site

Lorsque je suis entré au Collège de France – il y a de cela quelques décennies –, cet encouragement eût sonné juste. Paris *intra muros* n’offrait pas alors de sites Collège de France ; l’actuel “Marcelin-Berthelot”, c’était ça le Collège de France. En quittant l’autre jour la place Marcelin-Berthelot, y laissant une larme – de nostalgie et de plaisir mêlés –, je n’ai fait que rester au Collège de France ! Cela dit, avouons le respect, l’admiration et l’affection que nous portons à notre prestigieuse voisine, garante de solides amitiés et de forts liens intellectuels ; comment ignorer du reste qu’elle n’a jamais cessé de donner à notre Maison ses plus beaux fleurons, choisis parmi les meilleurs de ses filles et fils. L’Ulm que je viens de rejoindre, c’est ce temple des mathématiques qui, après avoir hébergé la médecine, a un jour ouvert les bras à d’autres disciplines. Un long “tour de chauffe” a été accompli lors d’une première migration, dictée, pour un certain nombre d’entre nous, par les heureux chambardements que l’on sait à “Marcelin-Berthelot”. On nous avait offert une belle hospitalité, des liens et des solidarités ont été tissés. François Jacob m’a un jour dit son émerveillement de vivre au Collège de France cette expérience unique de la rencontre et de la cohabitation des savoirs, aussi pointus et “éloignés” soient-ils, et d’ajouter qu’il voyait dans cette sorte de communion un enrichissement mutuel.

Question d’espace

La gestion des volumes et des espaces est l’une des mamelles de l’architecture – je me suis laissé dire que notre Administrateur taquinait cette discipline avec volupté. Telle une plante ragaillardie, une structure fermée s’est ouverte et déployée. La sensation de sombre

oppression que l’on avait quelquefois cédé la place à celle d’une saine et lumineuse respiration et, comme s’il s’était aussi agi d’imprimer une touche de poésie, la belle unité n’a rien à voir avec quelque standardisation que ce soit. En longueur, en largeur, en hauteur, c’est comme si les espaces avaient doublé ! Et pourtant, foi de sceptique et le décimètre comme témoin, il n’y a pas un des trottoirs qui ait abandonné ne fût-ce qu’un millimètre de ses prérogatives !

Question d’homogénéité

Il y a un style, une marque “nouveau Collège de France”. Des carapaces que l’Histoire a faites diamétralement opposées se nourrissent de la même substance. En ces temps voués au métal et au verre, c’est la tendance bois qui l’emporte. Pas de luxe superflu, mais une sensation simple et agréable de confort naturel. Pureté et sobriété de la ligne et de la couleur, lumière et chaleur finement distillées concourent à produire cette douceur qui sied à la convivialité autant qu’au labeur du chercheur et de l’intellectuel. Ulm surprend encore par quelques gâteries techniques.

Question de carton

L’involontaire spécialiste de la migration intra-Collège que je suis devenu se sent docte maintenant pour sanctionner la qualité d’un carton de déménagement. On a pu apprécier légèreté et fermeté, une vraie noblesse quoi ! Allez savoir la substance profonde de cette apparente contradiction ! Ma curiosité n’a pas encore osé interroger le professeur de Gennes.

Question d’“hommes”

Last but not least, faisons maintenant un sort aux hommes, au sens d’anthropos bien entendu. Le déménagement a été effectué avec le plus grand soin. Par le savoir-faire des gens du métier bien sûr, mais

comment ne pas rendre aussi un hommage sincère aux “gens du Collège” ?

Madame Campinchi a couvert les opérations d'une aile efficace, souriante et façonnée de sérénité. Et il y a eu Françoise, Lydie, Daniel, Christian, Madani, Romain, Samir et Patrick, qui ont fait montre d'une disponibilité sans faille, Bernard et Martine, les Philippes et, dans le souci de n'oublier personne, les autres. On verra peut-être ici un excès de familiarité, eh bien tant pis, le Collège m'apparaît précisément comme une famille, une grande famille, un peu la mienne, beaucoup la nôtre. Difficile d'oublier ces moments où une grâce féminine et néanmoins amicale venait discrètement raboter les aspérités de notre tâche. Que l'on ne s'y méprenne point toutefois, il y avait là une main de fer dans un gant de velours !

Question d'altitude enfin

Ce que d'aucuns peuvent vivre comme un inconvénient passager est opportunément venu à mon secours. La Faculté vient de me recommander un sport excellent pour la santé, et qui a le mérite de ne pas être onéreux. Justement, il y a quelques dizaines de marches à gravir – pour faire scientifique, 108 exactement, 146 si l'on prend le départ à la réserve. Je n'ai pas osé interrompre, cette fois, le professeur Yoccoz, tout au dépouillement

de ses cartons, mais avec de l'arithmétique et un peu de géométrie (le bon vieux et si actuel théorème de Pythagore), je finirai bien par connaître le nombre de jours qu'il me faudra pour atteindre non pas le sommet d'Ulm, mais... l'équivalent du sommet du Mont-Blanc. Oh ! cela ne devrait pas consommer autant de journées qu'il n'y pourrait paraître, je gage cependant que d'ici là les ascenseurs m'auront rattrapé !

Épilogue

Monsieur l'Administrateur, voilà peu vous me faisiez ce que j'ai goûté comme un compliment : “Vous, vous êtes un optimiste !”. Comment ne pas l'être quand on a le bonheur de naviguer dans les réalités que sont devenus ces rêves que l'on pouvait entendre autrefois qualifiés d'un peu fous ! ■

Patrick Laurens

